THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1283



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Le Royaume mis en interdit ou Voltaire et Rousseau Tragédie 1789.

LE ROYAUME MIS EN INTERDIT, OU LOTHAIRE ET VALRADE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

LOTHAIRE,

ET

VALRADE.

TRAGÉDIE.

Par Monsieur de V****.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.



A LONDRES.

M. DCC. LXVIII.

ACTEURS.

LOTHAIRE, Roi de Lorraine.

RAIMOND, Duc Souverain d'Aquitaine.

EMIRENE, épouse de Lothaire, mais répudiée.

VALRADE, épouse de Lothaire.

ARSENE, Légat du Pape.

GONTIER, Officier de Lothaire.

MORANGE, femme de la suite de Valrade.

Gardes, Peuples, Prêtres.

La scène est à Metz dans le palais de Lothaire.

AVERTISSEMENT.

LA perſonne des Rois n'eſt pas moins ſacrée que celle des Papes : Le miniſtère des Evêques n'eſt pas plus ſaint que celui du grand prêtre des Juifs : cependant on repréſente ce grand prêtre ſur le théâtre ; on y met les Rois. Dans les piéces républicaines on s'éléve contre le pouvoir monarchique avec autant de hardieſſe que ſi elles ne devaient être repréſentées que dans des républiques. Aucun roi ne s'eſt abaiſſé juſqu'à blâmer cette liberté, juſqu'à trouver mauvais qu'on appelle ſes prédéceſſeurs tirans, & qu'on leur donne la mort. Si donc quelque ame plus pieuſe qu'éclairée, & qui ſur-tout ne connaitrait point le théâtre, ſe trouvait ſcandaliſée de quelques vers qui ſemblent blâmer l'ambition du Clergé, qu'elle liſe dans l'Hiſtoire de l'Egliſe, ou dans celle des Papes, les lettres de Philippe le Bel à Boniface VIII. & la bulle de Clément VI. à Louis de Baviere dattée du 13 Avril 1346. elle apprendra que loin de fortifier les caractères & les expreſſions ſelon l'uſage de tous les auteurs dramatiques, on s'eſt cru obligé de les affaiblir, de reſter bien au-deſſous de la vérité, & de ne pas faire dialoguer Arſene & Lothaire avec la même énergie que les empereurs & les Papes s'écrivaient.

Le public demande de nouveautés ; il eſt las de voir repréſenter les mêmes choſes ſous cent titres différents. Les déclarations d'amour, les conjura-

tions, les pères prêts à tuer leurs fils, ou les fils prêts à tuer leurs pères & arrêtés par une reconnoissance, sont devenus des lieux communs ; c'est ce qui a obligé un auteur à prendre pour ses personnages les solitaires de la Trappe ; les derniers venus ne trouvent que ce qu'on leur a laissé : & le devoir de tout artiste est de reculer les bornes de son art & de tenter des entreprises nouvelles. C'est sur tout rappeller la Tragédie à sa premiere institution, à ses véritables principes, que de mettre sur la Scène les grands événemens de l'histoire, que d'y peindre des mœurs réelles, & d'y marquer l'esprit qui caractérise chaque siécle.

LOTHAIRE,

ET

VALRADE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LOTHAIRE, RAIMOND, GONTIER, & quelques Officiers de Lothaire.

LOTHAIRE.

CEs timides conſeils ne ſont pas faits pour moi.

GONTIER.

Préférez-vous la mort ?

LOTHAIRE.

Oui, mourons, mais en roi.

RAIMOND.

Roi, ſauvez votre peuple.

LOTHAIRE.

Ami, ſauve ma gloire.

RAIMOND.

Fuyez donc une amante.

LOTHAIRE.

Eh quoi !

GONTIER.

Daignez nous croire.

LOTHAIRE.

Je retiendrai Valrade, en dussai-je périr.

GONTIER.

Seigneur ——

LOTHAIRE.

Obéissez.

GONTIER.

Ce serait vous trahir.

LOTHAIRE.

Osez-vous ?

GONTIER.

Mais songez qu'en ce péril extrême ——

LOTHAIRE

N'importe. Je le veux. Allez ; à l'instant même
Que l'on ferme ces murs, qu'on soit prêt aux combats,
Je m'abandonne au sort, je me voue au trépas.
Qu'on éloigne sur-tout cette femme inhumaine,
Qui se dit mon épouse, & se croit votre reine,
Que ce prélat guerrier qui ravit mes états,
Dans les remparts de Metz ne porte point ses pas.

RAIMOND.

Mais vous avez promis de terminer la guerre.
Ce traité ——

LOTHAIRE.

Je le romps.

RAIMOND.

Il est trop nécessaire.

LOTHAIRE.

Il m'est trop odieux.

GONTIER.

Il conserve vos jours.

LOTHAIRE.

Je préfère la mort à son fatal secours.
Mais j'entends vos refus ; Quand rien ne peut m'abattre,
Sous mes tristes drapeaux vous craignez de combatre ;
Les menaces de Rome épouvantent vos cœurs.
Eh bien, faibles amis comblez tous mes malheurs ;
Quittez moi pour ce prêtre, & fuyant l'anathême,
Livrez à ce pontife & Valrade & moi-même.

GONTIER.

Avant de vous trahir nous recevrons la mort.

RAIMOND *aux officiers.*

Allez, fermez ces murs, cédons à son transport.
Laissez-moi lui parler ; il faut fléchir son ame,
Et sauver cet état qu'il immole à sa flamme.

SCENE II.

LOTHAIRE, RAIMOND.

LOTHAIRE.

Ainſi tout ſe revolte ; & toi, Raimond ; & toi,
Tu te joins avec eux, tu les ſers contre moi.

RAIMOND.

Prince, on vous obéit ; mais moi loin d'y ſouſcrire —

LOTHAIRE.

Ah courons à Valrade, allons, il faut lui dire,
Que rien de ſes atraits ne me peut éloigner.
Que ce traité fatal, que tu m'as fait ſigner,
Ne s'accomplira pas ; qu'il eſt rompu pour elle.

RAIMOND.

Allez : mais ajoutez qu'au ſeul amour fidele,
Sans pitié, dans le ſang baignant vous bras cruels ;
Et cédant, ſans remords, à vos feux criminels,
Vous livrez au carnage un peuple qui vous aime ;
Que vous ſacrifiez vos amis & vous-même,
Non pour ſauver ſes jours, vous ne l'eſperez pas,
Mais pour l'abandonner elle-même au trépas,
Pour la livrer mourante aux mains de ſa rivale.

LOTHAIRE.

Ma rage à mes tirans ſera du moins fatale.
Nous mourrons, je le ſais, mais peut-être ma main
De mes perſécuteurs déchirera le ſein.
C'eſt mon dernier eſpoir. — Sois sûr que ſi la crainte
Pouvait à mon amour porter la moindre atteinte,
M'arracher à Valrade & remettre en mon lit
L'épouſe que la haine à jamais en banit,
Valrade loin moi, de ma foi peut certaine,
N'en périrait pas moins victime d'Emirene.
Il faut que mon audace, il faut que mes fureurs,
Immolent ſous ces murs mes fiers perſécuteurs,
Ou que mêlant mon ſang au ſang de mon amante,
Je l'embraſſe en mourant de ma main défaillante.
Mais toi, que l'amitié force à ſuivre mes pas,
Prince trop généreux, retourne en tes états,
Va revoir tes vaſſaux & l'heureuſe Aquitaine,
Sorts des champs dévaſtés de la triſte Lorraine.
Ces citoyens cruels révoltés contre moi,

Vengent par leur forfaits les forfaits de leur roi.
Ta mâle auſtérité, ta ſévère juſtice,
Ne te permettent pas de vivre mon complice ;
Tes conſeils ont ſans fruit augmenté mes regrets,
Tu n'as pu me changer, fui-moi donc à jamais :
Abandonne un ami dont l'amour ſeul eſt maître,
Qui ſait qu'il eſt coupable, & qui pourtant veut l'être.

RAIMOND.

Lothaire, que dis-tu ? qui ? moi t'abandonner ?
Moi te fuir, quand la mort paroît t'environner ?
Que le même tombeau tous les deux nous raſſemble ;
Nous vécumes unis, nous périrons enſemble.
Embraſſe-moi cruel. Mais ſi je te chéris,
Si pour toi je fais tout, accorde-m'en le prix ;
Sois heureux.

LOTHAIRE.

Eh ! le puis-je ?

RAIMOND.

Oui : régne ſur ton ame ;
Eteins, ou cache au moins ta criminelle flamme.

LOTHAIRE.

L'amour. —

RAIMOND.

Si vous étiez un prince ſans vertu,
Par de lâches flateurs en naiſſant corrompu.
Nourri dans la moleſſe, injuſte, impitoyable ;
D'une femme ſans mœurs eſclave mépriſable,
Je ne vous dirais pas, domptez vos paſſions,
Sur l'ordre & l'équité reglez vos actions :
Et je ne croirais pas qu'en vous ma voix fit naître
Des vertus que jamais vous n'auriez ſu connaître :
Et mon cœur qui toujours vous eût méſeſtimé,
Mon cœur qui vous chérit, ne vous eût point aimé.
Mais mon ami long-temps ſi prudent & ſi ſage,
Si cher par ſes bienfaits, ſi craint par ſon courage ;
Juſte, clément, heureux, ſe voyoit à la fois
L'amour des nations & l'exemple des rois.
Pourquoi ne l'eſt-il plus ? pourquoi prompt à s'abattre ;
Contre un feu qui le perd n'oſe-t-il plus combattre ?

LOTHAIRE.

Eh que n'ai-je point fait ? va, j'ai trop combattu ;
J'ai trop, pour mon malheur, écouté la vertu.
Non, je ne devais point, eſclave téméraire,
M'impoſer le fardeau d'un joug involontaire,
Epouſer Emirene, & lui donner ma foi,
Tandis qu'un autre objet régnait encor ſur moi.

Mais

Mais d'un pere irrité le pouvoir despotique,
L'intérêt de l'état, une erreur politique,
L'espoir de me dompter, la folle ambition
De vivre sans faiblesse & sans illusion,
L'amour de mon pays, l'orgueil du diadême,
Tout égara mes vœux, & me trompa moi-même,
Mais enfin quand un nœud fatal & solemnel,
De l'amour le plus pur fit un feu criminel;
Quand la triste Emirene, envieuse, emportée,
Voulut tiraniser mon ame épouvantée;
Lorsque je comparai la modeste douceur
De sa tendre rivale à son âpre hauteur;
Quand cédant à l'effort de se vaincre sans cesse;
Valrade périssoit pour prix de sa tendresse;
Si je n'écoutai rien, si secondant mes vœux,
Le divorce rompit mes détestables nœuds,
Sépara mes destins des destins d'Emirene,
Et me laissa former une plus douce chaîne,
Je n'ai fait que céder à la fatalité,
Par qui, malgré ses soins, tout homme est emporté.

RAIMOND.

Jusqu'à sa mort un père assoupit votre flamme.
Que l'état, comme lui, soit puissant sur votre ame:
De ce nouvel hymen les flambeaux usurpés
Embrasent ces climats & de sang sont trempés.
Vous ne m'avez pas cru, lorsque ma prévoyance
Vous montra les dangers d'une telle alliance,
Instruit par les malheurs, sachez les réparer.
Vous voyez vos sujets contre vous conspirer;
Vingt rois de vos états disputent le partage;
Du fond de l'Italie Adrien vous outrage,
Il vous a défendu l'approche de l'autel,
Il soulève ce peuple, il l'arme au nom du ciel.
Arsene, ce lègat dépuré par lui-même,
Employant contre vous le glaive & l'anathême,
Arsène vous assiége en ces murs entr'ouverts,
Il peut dans un moment vous mettre dans les fers.
Mais vous pouvez d'un mot dissiper cette guerre;
Vous pouvez être encor l'arbitre de la terre,
Si vous domptez l'amour qui vous tient subjugué.
Le superbe Adrien par l'Arabe attaqué,
A son tour opprimé, tandis qu'il vous opprime,
A besoin d'un vengeur, non pas d'une victime;
Il faut le secourir. Vos peuples à sa voix,
Revoltés par lui seul, rentreront sous vos loix:
Et ces rois imprudens trop soumis à des prêtres,

De vos états conquis ne seront plus les maîtres,
Lorsqu'Adrien changé deviendra votre appui :
Ils l'ont rendu puissant, ils fléchiront sous lui.

LOTHAIRE.

Que de ses pieds sacrés ils baisent la poussière ;
Pour fléchir devant lui mon ame est trop altière ;
Et c'est trop exiger, de vouloir qu'en ce jour
Mon cœur dompte à la fois & la haine & l'amour.
Non ; je n'aurai jamais la honteuse faiblesse
D'immoler mon amante au tiran qui m'oppresse.
La guerre est préférable ; & peut-être ce bras
Qui vainquit des héros peut vaincre des prélats.

RAIMOND.

Vos troupes à leurs pieds tomberont prosternées.
Ces Pontifes guerriers conduisant des armées,
Leurs mitres se mêlant aux casques des héros,
Et la croix s'élevant au milieu des drapeaux,
Font un spectacle saint qui répand les allarmes,
Qui glace vos soldats, qui fait tomber leurs armes.
Ces soldats éperdus & fuyants en tout lieu,
Vaincus par leur terreur, pensent l'être par Dieu.
Ils sont tous convaincus que Dieu lui-même approuve.
Que l'on détrône un roi que le Pape reprouve ;
Et quelqu'un d'eux peut-être en ce fatal instant,
Cherche à gagner le ciel en vous assassinant :
Que peut votre valeur ? C'est à la politique
A savoir diriger leur rage fanatique,
Jusqu'au jour où ses soins éclairant les mortels
Détruiront sans retour ces préjugés cruels.
Quel que soit le courroux que ton ame ressente,
Il faut sauver tes jours, ton peuple & ton amante ;
Et ce traité fatal qui te fait tant d'horreur,
Peut lui seul mettre un terme au cours de ton malheur.
Il te rend tes états : il te rend Emirene ;
Valrade pour jamais quittera la Lorraine ;
Je réponds de ta vie, elle est en sureté ;
Loin de toi, loin du monde, en un temple écarté,
Ses jours, que poursuivaient nos discordes civiles,
S'ils ne sont pas heureux, seront du moins tranquiles.
Les tiens. ——

LOTHAIRE.

Les miens seraient plus affreux que la mort.
Quoi ? rien ne peut changer mon détestable sort.
S'il faut que l'amour céde à l'intérêt du trône,
A mes tirans sacrés dérobons ma couronne ;

Un jour, un jour peut-être, —— Ah Valrade! —— Ah grands dieux!
Eh quoi! Valrade eſt prête à ſortir de ces lieux!
Ah! ſonge qu'à toi ſeul mon amour la confie,
Que ma vie eſt entiére attachée à ſa vie,
Que mon cœur, —— mais pourquoi, pourquoi précipiter
L'inſtant où nous devons tous les trois nous quitter?
Retardons d'un ſeul jour ce départ ſi funeſte.

RAIMOND.

Tu perdrais dans ce jour la force qui te reſte;
Hâte, hâte l'inſtant qui doit t'en ſéparer:
A tes fiers ennemis crains de te voir livrer,
Si le cœur irrité de tant de réſiſtance,
Arſene en ce moment couroit à la vengeance;
Dédaignant les combats pour des moyens plus ſurs,
Si ſon Dieu dans les mains il marchait vers ces murs,
Crois-tu, qu'en le voyant, ces tremblantes cohortes
De ces murs à ſa voix n'ouvriraient pas les portes?
Je frémis, —— ne perds plus des inſtans précieux.

LOTHAIRE.

Il le faut donc. —— Eh bien. —— Elle vient vers ces lieux,
Les pleurs qu'elle répand inondent ſon viſage.

SCENE III.

LOTHAIRE, VALRADE, RAIMOND.

VALRADE *au fond du Théâtre.*

O Toi que j'offenſai! ciel, ſoutien mon courage!

RAIMOND.

à Lothaire. *à Valrade.*
Perſiſte en tes deſſeins —— Madame. ——

VALRADE.

Eh bien, Seigneur,
S'il faut partir, allons, c'eſt mon dernier malheur,
Bientôt. ——

LOTHAIRE.

Eh quoi? tu pars: Ah Valrade! pardonne:
Ne crois pas qu'aujourd'hui ton amant t'abandonne.
A ce départ affreux ſi j'ai pu conſentir,
Ce n'eſt que pour ſauver tes jours prêts à périr;

Jours chéris, jours sacrés que je ne puis défendre.
Mon peuple est révolté, mon pays est en cendre,
Ces murs sont entr'ouverts, mes soldats mutinés,
Par un arrêt du ciel nous croyant condamnés,
Pensent commettre un crime en secouant leur maître.
Leur zele de mon sein t'arracheroit peut-être ;
Prévenons leurs complots, évite leurs fureurs. ——
Mais qui peut donc causer ces soudaines clameurs ?

RAIMOND.

Eh quoi ! seroit-ce encor des revoltes nouvelles ?

LOTHAIRE.

Allons plonger ce fer dans le sein des rebelles.

RAIMOND *l'arrêtant.*

Attendez mon retour, ne vous exposez pas.

VALRADE *le retenant.*

Ah Lothaire ! arrêtez : où portez-vous vos pas ?

SCENE IV.

LOTHAIRE, VALRADE.

LOTHAIRE *revenant.*

JE dois rester sans doute, & veiller sur ta vie,
Je ne crains que pour toi ; tu peux m'être ravie. ——
Que je périsse au moins en défendant tes jours.

VALRADE.

Ah ! ne prodigue plus pour moi de vains secours,
Ne combats plus ici ma triste destinée ;
Je suis de tes malheurs la cause infortunée. ——
Juste ciel je t'adore, & c'est moi qui te perds !

LOTHAIRE.

Ah ! toi seule adoucis l'horreur de mes revers,
Consoles tous mes maux ; la paix qui nous sépare
Est un supplice affreux, mille fois plus barbare
Que n'eût été pour moi le plus cruel trépas.
Mais cette paix long-tems ne subsistera pas ;
Je jure de punir ce prêtre qui me brave,
Qui m'insulte en ma cour, qui m'y traite en esclave,
Qui veut que mes desirs soient réglés par ses loix,
Que je pense, que j'aime, & haïsse à son choix.

VALRADE.

Ne bravons plus le ciel que notre amour offense ;
Laisse, laisse à mes pleurs désarmer sa vengeance ;

Il veut que je te quitte, il y faut consentir.
Mon cœur de tant d'amour ne peut se repentir.
J'adorerai Lothaire aux autels de Dieu même.
Mais du moins à ce Dieu qui défend que je t'aime ;
Mon cœur en frémissant soumet sa volonté ;
Je voudrais faire plus, j'espere en sa bonté :
Je vais le suplier qu'en poursuivant le crime,
Il ne prenne du moins que moi pour sa victime,
Qu'il conserve tes jours si chers, si précieux,
Qu'il ramene à tes loix ce peuple furieux :
Que vainqueur de l'amour, tout entier à la gloire,
Tu ne gardes de moi qu'une faible mémoire.
Qui n'empoisonne pas le bonheur de tes jours.——

LOTHAIRE.

Ah ! mon cœur déchiré conservera toujours,
Et l'amour qui m'embrase, & l'horreur de ta perte,
Mon ame en tous les tems au desespoir ouverte.——
Mais on vient.—— C'est Raimond.—— Quel trouble est dans ses yeux ?

SCENE V.

LOTHAIRE, VALRADE, RAIMOND.

RAIMOND.

ARsene suit mes pas.

LOTHAIRE.

Arsene !

VALRADE.

Lui !

LOTHAIRE.

Grands Dieux !

RAIMOND.

Je vous l'avais prédit.——Arsene, sans escorte,
A sçu de ces remparts se faire ouvrir la porte.
Il s'est présenté seul ; vos soldats interdits
Comme un Dieu tutélaire en ces murs l'ont admis.
Il vient, il va paraître, il ramene Emirene,
Que ce peuple environne & qu'il regarde en reine.
Retirez-vous tous deux, je vais les recevoir.

VALRADE.

O ciel ! je suis perduë.

LOTHAIRE *à Valrade.*

Ils ſont en mon pouvoir,
Suis moi.

RAIMOND *ſeul.*

Dans ces momens ! ô ciel ! que dois-je faire ?
Comment les aborder ? comment ſauver Lothaire ?
Et comment détourner les maux que je prévois ?

SCENE VI.

ARSENE, EMIRENE, RAIMOND, Peuple.

ARSENE.

REine, ce peuple eſt juſte, il reconnait vos loix;
Sur votre trône ainſi par Dieu même remiſe,
Qu'à ſes décrets toujours votre ame ſoit ſoumiſe.
Les ſuperbes remparts, les tréſors, les ſoldats,
Frivole appui des Rois, ne les défendent pas.

RAIMOND.

Madame; & vous, Seigneur, votre auguſte préſence
De ce peuple éperdu ranime l'eſpérance,
Ses peines vont finir; — ce traité propoſé. ——

ARSENE.

Je rejette un traité par le Roi mépriſé.
Il m'a fermé ces murs que Dieu m'ouvre lui-même.
J'apporte de ce Dieu la volonté ſuprême :
Lothaire vainement s'arme contre ſa loi;
L'Ange exterminateur qui marche devant moi,
Qui m'a de ces remparts aſſuré la conquête,
Tient le glaive vengeur ſuſpendu ſur ſa tête;
Et les faibles roſeaux dont il fait ſon appui,
Seront tous dans ſa chute écraſés avec lui.

RAIMOND.

Je vous entends, Seigneur; vainqueur de la Loraine,
Vous prétendez paſſer aux champs de l'Aquitaine;
En ſervant mon ami j'ai prévu ces combats.
Mais ſi l'amour le perd, il ne m'aveugle pas :
Quand je cherche la paix, vous demandez la guerre.
Vos fureurs ont acru la fureur de Lothaire.
Vous voulez qu'aujourd'hui ſa chute ou ſon trépas,
Soit un nouvel exemple à tous les potentats,

Qui les frappant de crainte à vos pieds les enchaîne ;
Mais malgré vos complots j'attends tout d'Emirene.
J'ai défendu vos droits auprès de votre époux.
Madame, & malgré moi, je le ſers contre vous.
Mais non, ce n'eſt point vous que je cherche à combattre;
C'eſt vous fiers alliés que je voulais abbattre ;
C'eſt Rome, dont l'orgueil prétend comme autrefois,
Aſſervir l'univers & regner ſur les rois.
Et quand j'ai combattu ce qu'elle oſe entreprendre ;
C'eſt la cauſe des rois que j'ai voulu défendre.

EMIRENE.

Sage & prudent Raimond, dans ce jour de courroux,
Me ſera-t'il permis de revoir mon époux ?
Ou ma rivale encor m'en éloignera-t'elle ?

RAIMOND.

Je vous promets du moins d'employer tout mon zèle
A vous rendre ce cœur par l'amour égaré ;
Mais ſongez de quels traits ce cœur eſt déchiré.
Que de tous vos diſcours la plainte ſoit bannie ;
Montrez lui de l'amour, non de la jalouſie ;
Les reproches encor aigriraient ſes eſprits.
Gardez-vous d'offenſer par le moindre mépris,
La fatale beauté qui loin de vous l'entraîne,
Vous n'en recueilleriez qu'une éternelle haine :
Tout ce que vous diriez contre elle à votre époux,
Dans ſon cœur prévenu tournerait contre vous.
Je dois vous l'avouer, Valrade infortunée,
Par vous ſeule au malheur à jamais condamnée,
Par vos cris outragée aux yeux de l'univers,
Sans ſe plaindre de vous ſupporte ſes revers ;
Ne vous blâmant jamais, & s'accuſant ſoi-même,
Sans intrigue, ſans art dans ſa tendreſſe extrême,
Vous excuſant toujours, n'oppoſe à vos fureurs,
Que ſa ſeule beauté, ſes vertus & ſes pleurs.
Afin d'en triompher imitez-la, Madame.
Vous cherchez votre époux, vous voulez de ſon ame
Arracher un objet qui fait tout ſon bonheur,
Rendez le plus heureux, vous fixerez ſon cœur.
Je vais à vos genoux, s'il ſe peut, le conduire.
Votre deſtin, le ſien, celui de cet empire,
Dépendront de vous ſeule : Aſſurez vos ſuccès,
En n'écoutant que vous & vos vrais intérêts.

SCENE VII.

ARSENE, EMIRENE.

EMIRENE.

AH! mes vrais intérêts ſont ceux de ma vengeance,
Et l'on prétend en vain me forcer au ſilence.

ARSENE.

Les plaintes & les cris ne vous vengeront pas.

EMIRENE.

Je veux de ma rivale aſſurer le trépas.
Quand vos ſoins redoublés, Seigneur, m'ont arrachée
A la retraite obſcure où je vivais cachée,
Quand vous m'avez conduite à la cour de ces rois.
Par la religion réunis ſous vos loix,
Vous m'avez tous promis la mort de ma rivale.

ARSENE.

La mort doit de ſa vie expier le ſcandale,
Sans doute : mais ici nous ſommes ſans ſoldats ;
On tremble, on me revère, on ne m'obéit pas,
Sur ce peuple incertain Lothaire encor domine ;
Dieu lui tient tous les cœurs, à ſon gré les incline.
Votre cauſe eſt trop juſte, ils ſeront tous pour vous,
Et la religion les entrainera tous.
Venez, à vos ſujets préſentez-vous en reine ;
Reclamez hautement les droits de Souveraine,
Et du pied des autels dont Lothaire eſt banni,
Appellez tout ce peuple, armez le contre lui,
Qu'abandonné de tous, privé de ſa maitreſſe,
Changé par ſes malheurs, ce prince reconnaiſſe
L'épouſe qu'il trahit, le Dieu qu'il oublia,
Et la religion que ſon cœur profana.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LOTHAIRE, VALRADE, RAIMOND.

LOTHAIRE.

JE ne puis plus long-temps resister à vos vœux ;
Vous le voulez, je cède, & je vous crois tous deux.
Mais nous perdons ainsi l'instant de la vengeance.
C'est au pied des autels, où sappant ma puissance,
Ce prélat orgueilleux soulève mes sujets,
Qu'il fallait dans son sang étouffer ses projets :
C'est sa tête à la main, qu'attaquant son armée,
Il fallait délivrer cette ville opprimée,
Et montrer aux mortels que Dieu n'approuve pas
Leur fanatisme aveugle, & leurs saints attentats.

RAIMOND.

Crois moi, loin d'écarter l'erreur qui les engage,
Ce meurtre d'un pontife eût enflammé la rage ;
On croit ses jours sacrés ; on sait qu'exempt des loix,
Un prêtre n'est jugé, ni puni par ses rois.
Gardons nous d'inspirer à des cœurs peu fidèles,
Par des crimes nouveaux, des revoltes nouvelles.
Arsene veut te voir, il le faut écouter :
Si sa demande est juste, il la faut accepter.

VALRADE *étouffant des sanglots qui échappent malgré elle.*

Que sert de se flatter d'une espérance vaine !
Notre amour les irrite, & ma perte est certaine.
Tu n'en obtiendras rien qu'en renonçant à moi ;
Je te rends tes sermens, qu'Emirene ait ta foi.
A tes jours, à ta gloire, à la paix renaissante,
Au bonheur de l'Etat immole ton amante.

LOTHAIRE.

Ah cruelle ! Ah Raimond ! — écoutez-moi tous deux.

Ceſſez de déchirer votre Ami malheureux.
Je ſuivrai vos conſeils, je vais revoir Arſene.
Vous connoiſſez l'orgueil de ſon ame inhumaine,
Et vous ſavez l'excès de mes emportemens;
Je ne puis maîtriſer mes premiers mouvemens:
De ce grand entretien la fin ſera ſiniſtre.
Au nom du Dieu vengeur dont on le croit miniſtre,
Il armera mon peuple, & courant aux combats,
Nous voudrions tous les deux nous porter le trépas.
Dans ces momens affreux d'horreur & de carnage,
Que l'amitié pour moi n'arme point ton courage.
Au deſtin de la guerre abandonne mes jours;
Et loin de m'apporter d'inutilles ſecours,
Veille ſur cet objet de ma tendreſſe extrême,
Conſerve-moi des jours plus chers que les miens même;
Où ſi d'un coup fatal mortellement frappé,
Dans la nuit du tombeau je reſte enveloppé,
Rempli mes derniers vœux; qu'une amante ſi chère
Retrouve en mon ami ſon protecteur, ſon père.
Que tes ſoins appliqués à lui prouver ma foi
Reparent tous les maux quelle ſouffrit pour moi.

VALRADE.

Je meurs ſi tu péris ——

RAIMOND.

Reçois-en ma promeſſe,

LOTHAIRE *les embraſſant.*

Allez: votre douleur accroitrait ma faibleſſe.
A un garde.
Qu'Arſene vienne ici.

RAIMOND.

Modère ce tranſport:
Songe que nos deſtins dépendent de ton ſort.

LOTHAIRE.

Pour vous — pour vous ſauver je ferai tout ſans-doute.
Allez.

VALRADE *tandis que Raimond l'emmène.*

Lothaire!

SCENE II.

LOTHAIRE, ARSENE.

LOTHAIRE.

O Ciel ! ô jour que je redoute !
Le voici — Calmons-nous — Venez, venez Seigneur.
Je dois prendre vos loix ; Vous êtes mon vainqueur.
Dans ces murs assiégés entré malgré moi-même,
Vous venez sous vos pieds fouler mon diadême.
Diviser mes sujets, & braver mon courroux ;
Mais ne me forcez pas à me venger de vous.
De nous deux aujourd'hui dépend le sort du monde ;
Unissons les chrétiens dans une paix profonde ;
Délivrons Adrien de ses persécuteurs,
Ce sont là nos devoirs : Ces brigands destructeurs,
Nés aux sables mouvans de l'aride Arabie,
Ont envahi l'Espagne, ont pillé l'Italie ;
L'Europe peut tomber sous ces maîtres cruels,
Rome craint de les voir profaner ses autels :
Mais rendez moi la paix, secondez mon courage,
Et bientôt vos vainqueurs fuiront votre rivage.
Au lieu de m'opposer au cours de leurs exploits,
Si j'embrassais, Seigneur, & leur culte & leurs loix,
Cet amour partagé dont on me fait un crime,
Autorisé chez eux deviendrait légitime.
Loin de vous voir alors dévaster mes états.
Dans Rome mise aux fers je guiderais leurs pas ;
Mais malgré l'intérêt qui me parle comme elle,
Né parmi les chrétiens, je lui reste fidèle ;
Faut il m'en repentir ? Dans son austérité,
L'Eglise eut autrefois moins de sévérité ;
Les enfans de Clovis ont entre plusieurs femmes,
Sans être criminels, pu partager leurs flammes ;
Pourquoi ne puis-je donc disposer de mon cœur ?
Est-ce moi qui vous nuis ? C'est l'Arabe vainqueur :
Usurpant vos autels le fortuné Calife,
Du ciel, comme Adrien, se dit le vrai pontife.
Ecartez de vos murs ses soldats triomphans ;
Voila des intérêts pour vous plus importans
Que l'étrange intérêt de venger une femme,

Dont un jeune inconſtant a dédaigné la flamme ;
Et ſans-doute aujourd'hui vous n'immolerez pas
Au ſoin de la ſervir le ſoin de tant d'états.

ARSENE.

Sans prétendre à régir les deſtins de la terre,
Je me borne aux devoirs de mon ſaint miniſtere,
Seigneur ; je laiſſe à Dieu le ſoin de l'univers ;
Il maintient ſon Egliſe au milieu des revers.
L'Arabe en vain de Rome environnait les portes,
La voix du Tout-puiſſant a chaſſé ſes cohortes.

LOTHAIRE.

Ce malheur me manquait.

ARSENE.

Ce bonheur des chrétiens.
Eſt encoré ignoré de tous vos citoyens.
Dans ces murs aſſiégés vous ne pouviez l'apprendre.
Mais quand j'en fus inſtruit, Seigneur, croyant entendre
La volonté de Dieu contre ſes ennemis,
J'ai marché vers ces murs, ces murs furent ſoumis.
L'Eternel ſous mes pas a briſé leur barriere ;
Vos ſoldats proſternés le front dans la pouſſiere,
Vos peuples éperdus l'encenſoir à la main,
Juſques dans ce palais m'ont ouvert un chemin :
Je n'y viens point braver la majeſté royale ;
Mais j'y viens de la terre effacer le ſcandale,
De la religion faire entendre la voix,
Rétablir les vertus, & les mœurs & les loix,
Détourner loin de nous la mort de l'anathême,
Raffermir votre ſceptre & vous rendre à vous-même.
Les ordres d'Adrien vous ont paru cruels,
Vous rendrez grace un jour à ſes ſoins paternels ;
Sans écouter vos cris, il doit d'une main ſure,
De votre ſein ouvert augmenter la bleſſure,
Afin d'en arracher le trait empoiſonneur
Qui diſtille la mort au fond de votre cœur.
Si vous lui reſiſtez, quand tout vous abandonne,
Tremblez, Prince ; c'eſt peu de perdre la couronne,
De mourir en horreur à vous, à vos états,
Vos malheurs vous ſuivront au délà du trépas.
Du Dieu qui vous pourſuit déplorable victime,
Dans l'abime éternel préparé pour le crime,
Dans ces lieux de remords, de rage & de tourmens ——
Cette effrayante idée accable tous mes ſens ——
Grace, Dieu tout-puiſſant ! pardonne à la faibleſſe.
Cédez, Prince cédez au trouble qui vous preſſe.
Abjurez votre erreur & votre paſſion,

Sauvez-vous dans les bras de la religion ;
Et que tout votre cœur aujourd'hui s'abandonne
Au Dieu juſte & clément qui frappe & qui pardonne.

LOTHAIRE.

Ce diſcours fanatique & ce zèle impoſteur,
Loin de m'en impoſer irrite ma fureur.
Voilà comme effrayant un peuple trop crédule,
Vous l'avez aux forfaits entrainé ſans ſcrupule.
Par vos tableaux affreux, le rempliſſant d'effroi,
La crainte de ſon Dieu lui fait hair ſon roi.
Il croit Dieu, comme vous, avide de vengeance :
Mais Dieu que votre orgueil, plus que ma flamme offenſe,
Dans le fond de mon cœur a mis ma paſſion ;
Il me livre à l'amour, vous à l'ambition.
Devant lui tous les deux également coupables,
Ne ſoyons pas du moins l'un pour l'autre implacables ;
Dans nos emportemens gardons l'humanité ;
Si l'amour que je ſens pouvait être dompté,
Je n'aurois pas ſans-doute, éprouvant tant d'allarmes,
Fait verſer tant de ſang, ni couler tant de larmes :
Mais tel eſt de mon feu l'épouvantable excès,
Que ſi pour voir encore un moment tant d'attraits,
Il me fallait, proſcrit, ſans trône & ſans patrie,
Paſſer dans les malheurs le reſte de ma vie,
Endurer un trépas auſſi long que cruel,
Et trouver en mourant un ſupplice éternel,
Je n'héſiterais pas : ma flamme triomphante
M'entrainerait ſoudain aux pieds de mon amante ;
Je me croirais heureux de la voir à ce prix.
Mais malgré les tranſports dont mon cœur eſt épris,
Je fais, en frémiſſant, les malheurs d'Emirene.
Et vous qui ſoulevez ſa colère & ſa haine,
Faites-vous ceux du monde avec tranquillité ?
Seigneur, mettons un terme à tant d'adverſité.
De mon peuple éperdu la voix plaintive & tendre,
A mes ſens déchirés ſe fait trop bien entendre ;
L'amitié de Raimond, l'amour même, l'amour
M'a contraint, malgré moi, de vous voir en ce jour.
Parlez donc, à quel prix, donnant la paix au monde,
Puis-je arrêter les flots du ſang qui nous inonde ?

ARSENE.

Dans les remparts de Rome il faut aller, Seigneur,
Aux genoux d'Adrien expier votre erreur,
Renouer dans ſes mains votre premiere chaine,
Avouer pour épouſe & reprendre Emirene,
Me livrer la beauté qui trouble vos états,

Et signant son arrêt, souffrir que son trépas
Epouvante à jamais ces femmes orgueilleuses,
Qui bravant la pudeur, par cent brigues honteuses,
En séduisant les rois corrompent leurs sujets,
Et donner aux humains l'exemple des forfaits.

LOTHAIRE.

De quelque atrocité que vous soyez capable,
Je n'aurois jamais cru que votre ame implacable
M'eût osé proposer un tel assassinat.
Je devrais à l'instant punir cet attentat:
Si mon mépris pour vous n'arrêtait ma vengeance,
Votre sang ——

ARSENE.

Sur mes jours vous êtes sans puissance,
Dieu seul peut m'en priver: Et votre cruauté
Ne peut porter atteinte à ma sécurité.
Tremblez, vous qui bravez l'éternelle justice;
Etendu sur la cendre & couvert d'un cilice,
Le fils de Charlemagne au pieds de son clergé
Tomba du rang des Rois pour l'avoir outragé.
Il était votre ayeul, & son sort vous menace.

LOTHAIRE.

Charlemagne du moins reprima tant d'audace.
Il imposa des loix aux ministres des cieux:
Jamais il n'eût rampé, ni fléchi davant eux.
Ce prince avec son sang m'a transmis son courage.
Fuyez; si vous m'osez resister davantage,
Votre mort est certaine.

ARSENE.

Emirene, Seigneur,
Dissipera bientôt cette vaine fureur:
Elle doit à vos pieds ——

LOTHAIRE.

Gardez qu'elle n'avance.
J'ai causé ses malheurs, je n'ai pas l'impudence
De braver, comme vous, ceux que je fais souffrir.

ARSENE.

Ses pleurs, son desespoir pouront vous attendrir.

LOTHAIRE.

Qu'on l'éloigne ou craignez ——

ARSENE.

Venez, venez, Madame.
Revoyez votre époux & fléchissez son ame.

SCENE III.

LOTHAIRE, EMIRENE.

LOTHAIRE.

C'Eſt elle-même, ô ciel ! où ſuis-je ?

EMIRENE.

O mon époux ?

Puis-je enfin à vos pieds ——

LOTHAIRE.

Emirene, eſt-ce vous ?

EMIRENE.

Tremblante ——

LOTHAIRE.

Levez vous.

EMIRENE.

A vos pieds que j'embraſſe,
Je périrai, Seigneur, ou j'obtiendrai ma grace.

LOTHAIRE *avec trouble ; & faiſant des efforts ſur lui-même pour cacher ſes tranſports.*

Levez-vous : & croyez que ce cœur malheureux ——
Ah ! pouvez-vous chercher un époux furieux
Qui trahit votre foi, qui méconnut vos charmes,
Qui malgré ſes remords vous livre à tant d'allarmes ?

EMIRENE.

Vous, cruel ! des remords —— en eutes-vous jamais ?
Non, non, n'affectez point ici de vains regrets :
Mes maux ſont vos plaiſirs, & votre ame infidelle
Se plait à m'immoler à votre amour nouvelle :
Mes cris, mon deſerpoir, mes deſirs rebutés,
Sont un encens flatteur que vous lui préſentez.

LOTHAIRE.

O ciel ! pourriez-vous croire ——

EMIRENE.

Ah Seigneur ! Ah Lothaire !
Qu'ai-je donc fait ? pourquoi ne vous ſuis-je plus chère ?
Que me reprochez-vous, que de vous trop aimer ?
Et qu'a fait ma rivale afin de vous charmer ?
Son cœur eſt-il plus pur ! a-t-il plus de tendreſſe ?
Le ciel de plus d'attraits orna-t-il ſa jeuneſſe ——

LOTHAIRE.

Elle fut moins jalouſe, elle eut plus de douceur.

EMIRENE.

La perfide !

LOTHAIRE.

Ecoutez. N'irritez plus mon cœur.
Tous les trois malheureux, & tous les trois coupables,
Pardonnons nous tous trois : ceſſons d'être implacables,
Si de mes ennemis vous ſuivites la loi,
Je crois que l'amour ſeul vous arma contre moi;
Je ſais trop à quel point ſouvent il nous entraine ?
J'excuſe ſes fureurs, non celles de la haine,
Je ne me ſouviens plus de vos emportemens,
Oubliez avec moi mes vains égaremens.
Sur mon trône aujourd'hui reprenez votre place,
Mais que votre rivale obtienne auſſi ſa grace;
Souffrez que loin de nous, en paix dans ſes malheurs.
Elle paſſe ſes jours dans l'exil & les pleurs.

EMIRENE.

Je la verrais bientôt reprendre ma couronne,
Ou du fond de l'exil m'accabler ſur le trône.
Eh ! qu'importe aujourd'hui le trône à ma douleur ?
Perfide, mon amour ne veut rien que ton cœur.

LOTHAIRE.

Croyez vous par ſa mort me devenir plus chére ?

EMIRENE.

Non, cruel : Il n'eſt rien que mon amour eſpère.
Je ne puis rien ſur toi : mais je ne prétends pas.
Qu'une autre à mes douleurs inſulte dans tes bras.
Il faut qu'elle périſſe. Inſenſible à mes larmes,
Pour elle ſeulement tu reſſens des allarmes;
Mes plaintes, mes malheurs ne peuvent t'attendrir.

LOTHAIRE.

Ne me contraignez pas du moins à vous haïr.
Ces refus obſtinés cette ſoif de vengeance,
Pourroient juſtifier enfin mon inconſtance.
Ne me repouſſez pas quand je reviens à vous.
Conſultez la prudence & non votre courroux.
Je ne dois pas vous faire une priere vaine.
Du tiran qui m'opprime il faut fléchir la haine;
Il fomente en ſecret notre diviſion,
Vous ſervez de prétexte à ſon ambition;
Et vous ne devez pas, quelque erreur qui m'engage
Devenir contre moi l'inſtrument de ſa rage.
Il me hait; il ſent trop que je perdrai le jour
Avant que d'immoler l'objet de tant d'amour.
C'eſt lui dont les conſeils, c'eſt lui dont l'artifice
Vous force à m'impoſer ce cruel ſacrifice.

Mais

Mais si je vous suis cher, s'il est vrai que vos vœux
Ne cherchent qu'à fixer mes desirs & mes feux,
Ne souillez pas vos mains du sang de cette femme ——
Sa grace, pour jamais, peut vous r'ouvrir mon ame;
Oui, je sens que mon cœur à jamais revenu,
Si vous sauvez ses jours va vous être rendu.

EMIRENE.

Peux-tu mettre ce prix aux jours de ma rivale?
Va ton amour t'abuse, & toujours plus fatale,
Sa cruauté barbare ——

LOTHAIRE.

Ah, ne le croyez pas;
Jamais tant de douceur n'embellit tant d'appas.

EMIRENE.

J'entends.

LOTHAIRE.

Parlez.

EMIRENE.

Cruel!

LOTHAIRE.

Dictez l'arrêt suprême.

EMIRENE.

Frappe, immole à l'instant ou Valrade ou moi-même.

LOTHAIRE.

Ainsi donc m'insultant & bravant mon courroux,
Barbare, mes bontés ne peuvent rien sur vous.
Loin d'immoler Valrade à votre aveugle rage,
De ses jours menacés vous deviendrez l'ôtage.
Hola! Gardes; —— partout accompagnez ses pas,
Et que de ce palais elle ne sorte pas.

SCENE IV.

LOTHAIRE, EMIRENE, VALRADE.
Gardes.

VALRADE.

aux Gardes *à Lothaire.*
Ciel! — Arrêtez — Seigneur, Eh quoi votre vengeance ——

EMIRENE.

Perfide, il vous sied bien de prendre ma défense.
Opprobre de mes jours, tu m'oses protéger?

De cet horrible affront je ſaurais me venger.
Tu triomphes, pourſui, qu'à l'inſtant je périſſe,
Ou bientôt cette main te trainant au ſupplice ——

LOTHAIRE.

Tu l'entends.

VALRADE.

Juſte ciel !

LOTHAIRE.

Qu'on l'éloigne, ſoldats.

SCENE V.

LOTHAIRE, VALRADE.

VALRADE.

AH ! du moins à ſes jours, Seigneur n'attentez pas.

LOTHAIRE.

Va, de tes ennemis la fureur eſt trop grande.
Ce n'eſt plus ton exil ; c'eſt ta mort qu'on demande.
Leurs complots ſont tout prêts, je les dois prevenir.
Je les tiens tous les deux, & tous deux vont périr.

VALRADE.

Tous deux veulent ma mort ? quoi ! le pontiſe Arſene —

LOTHAIRE.

Il excite en ſecret le couroux d'Emirene.
En vantant les vertus il ſéme les forfaits.
Et trouble l'univers au nom d'un Dieu de paix.

VALRADE.

Je ne les croyais pas ſi cruels l'un & l'autre ——
Mais ſi ma vie enfin peut conſerver la vôtre ——
Emirene —— ma mort la pourrait appaiſer.
Elle doit la vouloir ——

LOTHAIRE.

Quoi, tu peux l'excuſer !

VALRADE.

Oui, je dois excuſer ſa fureur vengereſſe :
Sans moi, ſans mon amour elle aurait ta tendreſſe ;
Je ſens qu'un tel forfait ne peut ſe pardonner.

SCENE VI.

LOTHAIRE, VALRADE, GONTIER.

GONTIER.

SEigneur, à ſes ſoldats Arſene oſe donner
Du haut de vos remparts le ſignal du carnage.
Tandis que contre nous il a nime leur rage,
Il parle à vos guerriers, il préſente à leurs yeux
L'Ange exterminateur prêt à fondre ſur eux.
La moitié s'épouvante, & le peuple en allarmes,
S'oppoſe à tous nos ſoins, veut arracher nos armes.
Raimond reprime en vain, par les plus grands efforts
La revolte au dedans, les aſſauts au dehors.
Le déſordre, l'effroi, le fantiſme régne.

LOTHAIRE.

Pourvû que je me venge, il n'eſt rien que je craigne.
Allons.

SCENE VII.

VALRADE.

LOthaire ! — O Ciel ! — O Dieu dont le courroux
De moment en moment s'appeſantit ſur nous,
Que mes pleurs, mes remords, mon malheur te fléchiſſe :
Je ne demande point qu'arrêtant ta juſtice,
Tu détournes les traits prêts à nous accabler :
Sur ma tête, ſur moi daigne les raſſembler ;
Que ma rivale regne, & que moi je periſſe,
Aux yeux de l'univers armé pour mon ſupplice.
Mais épargne Lothaire, ô ciel ! & me permets
D'effacer en mourant tous les maux que j'ai faits.

Fin du ſecond Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALRADE.

DEs cris tumultueux mêlés au bruit des armes,
Ont encore augmenté l'horreur de mes allarmes.
Lothaire, es-tu vainqueur, ou peris-tu pour moi?
Ah mon incertitude ajoute à mon effroi!
Sachons si le deſtin m'eſt propice ou contraire ——

SCENE II.

VALRADE, MORANGE.

VALRADE.

MOrange, que fait-on? qu'eſt devenu Lothaire?

MORANGE.

On dit que ſa valeur, par des coups inouis,
A trois fois des remparts chaſſé les ennemis;
Mais tandis qu'il combat, tout ce peuple en furie
Par Arſene excité demande votre vie.

VALRADE.

Qu'il ſoit juſte du-moins; qu'en s'armant contre moi,
Qu'en puniſſant mon crime, il reſpecte ſon roi.

MORANGE.

De Raimond cependant la ſage vigilance
De ces ſéditieux reprime l'inſolence;
A Lothaire, Madame, il donne des ſecours,
Il veille ſur Arſene, il aſſure vos jours.

VALRADE.

Il me défend en vain, le ciel qui veut ma perte,

Déja devant mes yeux tient ma tombe entr'ouverte.
Mon Dieu ! j'y deſcendrai.

MORANGE.

Vous me faites frémir ;
Quel projet formez-vous, Madame ?

VALRADE.

De mourir ;
D'éteindre par ma mort un feu trop condamnable.
Je me flatte en mourant que ce Dieu qui m'accable,
Satisfait des remords qui troublent mon repos,
Au delà du trépas n'étendra point mes maux.
Il ſait que ſi ſur moi j'avois plus de puiſſance,
J'aurois anéanti ce feu dès ſa naiſſance ;
Que jamais par mes ſoins il ne fut excité,
Larmes, fuite, priere, en vain j'ai tout tenté.
Dieu me voit & m'entend, il ſait ſi j'en impoſe ;
Si je ne vainquis pas, le ſort en eſt la cauſe ;
J'ai fait ce que j'ai dû. Grand Dieu ! combien de fois
Parlant pour ma rivale & défendant ſes droits,
Ai-je appaiſé Lothaire & déchiré mon ame !
Et même en ce moment où cédant à ſa flamme,
J'aillais m'unir à lui par d'éternels ſermens,
L'effroi glaça mon cœur, je perdis tous mes ſens.
Dans ſes bras à l'autel il m'emporta mourante.
Quand il joignit ſa main à ma main défaillante,
Qu'il prononça ſes vœux & qu'il reçut ma foi,
Des remords dévorants s'éleverent en moi ;
Que n'ai-je fait depuis pour effacer mes crimes,
Pour faire aimer du moins ces nœuds illégitimes,
Pour m'attacher ce peuple & pour le rendre heureux ?
Le ciel qui me pourſuit, a trompé tous mes vœux :
Des fleaux les plus grands il accable Lothaire,
Il ſouffle en ſes états la révolte & la guerre,
Il rappelle Emirene, il ſouleve vingt rois.
Ce peuple qui m'aimoit, qui fit voir autrefois
Des tranſports ſi touchans quand je devins ſa reine,
Veut me livrer lui-même aux fureurs d'Emirene.

MORANGE.

Non, il ne vous hait pas ; non : Ce peuple aujourd'hui,
Loin de ſon caractere emporté malgré lui,
Pénètré des remords qui déchirent votre ame,
Vous chérit, & vous plaint en blâmant votre flamme.
Par la religion en ſecret allarmé,
A regret contre vous ce peuple s'eſt armé.
Il pleure, il en gémit ; mais frappé d'anathême,
Il craint en vous ſervant de combattre Dieu même.

Hélas ! Et qui pourroit de la religion
Dans ce moment d'effroi, de déſolation,
Ne pas appréhender la fatale colere ?
Ah ! jugez à nos cœurs combien vous êtes chere :
Tous ceux à vous ſervir qui reſteront conſtans
Déja ſont dévoués aux éternels tourmens :
Et pourtant qui de nous a fui votre préſence ?

VALRADE.

Ciel n'accable que moi du poids de ta vengeance.

MORANGE.

Je reſpecte mon Dieu, je crains de l'irriter ;
Mais s'il faut vous trahir, mais s'il faut vous quitter,
Tout mon cœur révolté frémit & ſe déchire. ——
Non. ——

VALRADE.

Obéis aux loix qu'on a dû te preſcrire.
Mais ſi quelque pitié te parle en ma faveur,
Morange, en me quittant, en voyant ma douleur,
Daigne à mes pleurs au moins rendre un dernier ſervice.

MORANGE.

Parlez ; il n'eſt pour vous rien que je n'accompliſſe.

VALRADE.

Mon ame, malgré moi, ſe remplit de terreur. ——

MORANGE.

Parlez, vous pâliſſez ; une ſombre fureur
Dans vos yeux égarés brille au travers des larmes ;
Madame. ——

VALRADE.

Oui, je le dois.

MORANGE.

Appaiſez vos allarmes.

VALRADE.

Oui, je l'ai reſolu.

MORANGE.

Quel eſt donc ce deſſein ?
Tout votre corps frémit, vous pleurez dans mon ſein. —

VALRADE.

C'en eſt trop ; il eſt tems de finir ma miſére,
De ſauver Emirene, & ce peuple, & Lothaire.
Cours, Morange — Emirene ! — elle eſt en ce palais. —

MORANGE.

On y retient ſes pas.

VALRADE.

Va, dis-lui, — non jamais. —
Ille faut cependant. —

MORANGE.

Mais, qu'eſpérez-vous d'elle ?

VALRADE.

Morange prends pitié de ma peine cruelle.
Si Lothaire évitait la mort dans ces combats. ——

MORANGE.

Ne craignez rien, Madame, il porte ici ſes pas.

SCENE III.

LOTHAIRE, VALRADE.

LOTHAIRE.

J'Ai combattu pour toi, j'ai fixé la victoire ;
Le ciel en m'accablant m'accorde un peu de gloire.
Nos ennemis n'ont pu ſoutenir ma fureur ;
Mais ce combat fatal augmente mon malheur.
De mes braves guerriers je perds les plus fidelles,
Je ne ſuis entouré que de ſujets rebelles ;
Arſene en eſt plus fier, ainſi que plus puiſſant.
Il dit avec audace à ce peuple tremblant,
Que Dieu pour me punir d'un orgueil téméraire,
N'a pas beſoin d'armer les princes de la terre,
Qu'il prétend m'accabler par d'inviſibles traits.
Il eſt tems d'arrêter le cours de ſes forfaits,
De punir ſon audace & d'aſſurer ta tête.
Permets que loin de toi j'écarte la tempête,
Tandis que cette nuit nous porterons l'horreur
Au camp de ces guerriers qu'a vaincu ma valeur.
Par les détours cachés d'une route ſecrète,
Gontier hors de ces murs doit guider ta retraite.
Je m'arrache le cœur en te laiſſant partir,
Mais tu ne peux reſter dans ces lieux ſans périr.
Tout reſpire la mort, les crimes, la vengeance ;
Immoler mes tyrans eſt ma ſeule eſpérance :
Ne vois pas ces grands coups ; la peur de ton trépas
Dans ce jour de carnage affaiblirait mon bras.
Laiſſe à mon déſeſpoir une libre étendue.

VALRADE.

Toi-même prends pitié de mon ame éperduë.
J'ai partagé ton ſort aux jours de ton bonheur,
Laiſſe-moi partager l'excès de ton malheur :
Permets-moi de remplir ma triſte deſtinée ;
On ne t'a point proſcrit, ſeule on m'a condamnée.

Ta gloire, tes sujets, le soin de tes états,
Tout t'ordonne de vivre & presse mon trépas.

LOTHAIRE.

Que le trône & l'état & moi-même périsse,
Avant que de souffrir cet affreux sacrifice.

VALRADE.

Et crois-tu me sauver en périssant pour moi ?
Quel bien dans l'univers me reste-il sans toi ?
Unique objet des vœux de mon ame enflammée,
Je t'ai sacrifié jusqu'à ma renommée ;
Et tu crois qu'un moment je survive à ta mort.
L'instant de ton trépas terminera mon sort.
Permets-moi de finir ma misere profonde ;
Laisse trancher des jours inutiles au monde,
Odieux à moi-même & funestes pour toi.

LOTHAIRE.

Ils font tout mon bonheur, même en ce jour d'effroi.

VALRADE.

Retourne à ton épouse.

LOTHAIRE.

Ah ! que dis-tu, cruelle ?
Non, je n'eus jamais dû t'abandonner pour elle.

VALRADE.

Si j'ai brisé les nœuds qui liaient nos destins.
Je meurs, tout est changé, reprens-la de mes mains.

LOTHAIRE.

Moi, je la recevrai de ton sang dégoutante !
Moi ? —— je pourrais. —— Grands Dieux ! —— cruelle & chère amante,
Ne livre point ton ame à tant de désespoir ;
Laisse-moi m'enyvrer du bonheur de te voir :
Laisse-moi me flatter encor de l'espérance
De vaincre, ou de mourir au moins pour ta défense,
Cesse de m'affliger ; tes larmes, ton effroi,
Ces regards douloureux, que tu fixes sur moi,
Dans mon cœur pénétré portent trop d'épouvante :
Il semble autour de toi que la mort soit errante.
Que crains-tu ?

VALRADE.

Ton amour.

LOTHAIRE.

Il doit te rassurer
Du tiran qui t'opprime il va te délivrer,
Calme-toi, ne crains rien, ma vengeance s'apprête ;
Je vai tout préparer pour garantir ta tête ;
Je reviens sur mes pas, attens-moi dans ces lieux.

VALRADE.

VALRADE.

Tu me quittes déjà.

LOTHAIRE.

Valrade !

VALRADE.

Juſtes cieux !

LOTHAIRE.

Je m'éloigne un moment pour aſſurer ta vie,
Pour t'arracher des mains qui t'ont trop pourſuivie.

VALRADE.

Eh quoi. ——

LOTHAIRE.

Le tems eſt cher.

VALRADE.

Je ne puis te quitter.

LOTHAIRE.

Tes jours ſont en péril ; puis-je trop me hâter ?
Adieu.

SCENE IV.

VALRADE.

C'En eſt donc fait, il me fuit, m'échape,
Je le perds pour jamais. —— O Dieu terrible, frappe,
Frappe, mais que ma mort expiant tant d'horreur,
De Lothaire du moins ſoit le dernier malheur.
Si l'amour fit ſes maux, que l'amour les finiſſe. ——
Implorons ma rivale. —— O céleſte juſtice !
Quel froid ſaiſiſſement ſuccéde à mon tranſport ?
Je ſuccombe. — O mon Dieu ! je ne crains point la mort —
Emirene ! —— Ah comment ſoutenir ſes approches,
Sa fierté, ſes mépris, ſes outrageants reproches ?
Je ne pourrai jamais, — que plutôt tout mon ſang. ——
Mais que dis-je ! —— Lothaire ! on va percer ton flanc ;
Et quand je puis parer le coup que l'on t'apprête,
La crainte du reproche & me glace & m'arrête ? ——
Eſt-il tems de le craindre ? —— Ah remords ? —— Ah douleur ? ——
Ah j'ai bravé pour toi dans ma fatale ardeur
Les jugemens humains & le courroux céleſte. ——
Oui, je dois tout braver dans ce moment funeſte ;
Pourvu que du tombeau tes jours ſoient arrachés.

Les outrages, les fers, les tourmens récherchés,
Endurés pour toi seul n'auront point d'amertume.
Je frissonne, —— & malgré l'horreur qui me consume.
Je cours. Je vais chercher cette rivale. —— ô cieux !.
La voici, —— je me meurs.

SCENE V.

EMIRENE, VALRADE *évanouie.*

EMIRENE *entrant avec précipitation.*

QUOI ? par tout en ces lieux
Je porte vainement ma démarche incertaine ?
Quoi, ces murs dont je fus autrefois souveraine,
Ces murs sont ma prison. De barbares soldats
Aux portes du palais ont arrêté mes pas.
Arsene m'abandonne : inquiete égarée,
Je cours tout ce palais à la terreur livrée.
On s'est battu longtems sur ces ramparts ouverts,
Les combats sont cessés, & je suis dans les fers !
Lothaire est-il vainqueur ? Valrade triomphante ?
Va-t-elle après son char me trainer expirante ?
Je veux, s'ils sont vainqueurs, les immolant tous deux,
Je veux. —— Ciel ! quel objet se présente à mes yeux ? —
Est-ce elle que je vois mourante, inanimée ? ——
Ah ! pourquoi cette main est-elle désarmée ? ——
(*s'approchant de Valrade avec fureur.*)
Perfide !

VALRADE *laissant échapper ce soupir avec oppression & avec douleur.*

Ah !

EMIRENE.

Répondez.

VALRADE.

Ah !

EMIRENE.

Ses accents plaintifs ;
Tout ce corps agité de tourmens convulsifs,
La livide pâleur qui couvre son visage,
Ses soupirs, ses sanglots étouffés au passage,
Tout me peint la nature à son dernier effort,
Qui tombe & se débat dans les bras de la mort.

Si c'était mon époux qui me l'eût immolée ! ——
Quel espoir vient flatter mon ame désolée ! ——
Que ne puis-je, avançant l'instant de son trépas,
Assouvir ma vengeance ?

VALRADE.

O ciel ! où suis-je ? —— Hélas !

EMIRENE.

Elle reprend ses sens mon espérance est vaine.
O fureur !

VALRADE *se levant & s'appuyant sur le dos de son fauteuil.*

Je frissonne, & me soutiens à peine.

EMIRENE.

Elle frémit : ses yeux n'osent me regarder ;
Ma présence en effet la doit intimider.
Tremble : mais répond-moi, toi de qui l'insolence,
Osait contre Lothaire embrasser ma défense.
Es-tu donc aujourd'hui l'arbitre de mon sort ?

VALRADE *se jettant à genoux.*

Moi, Madame ? A vos pieds je viens chercher la mort.

EMIRENE.

Toi ?

VALRADE.

Daignez m'écouter.

EMIRENE *s'asseyant & laissant Valrade à ses pieds.*

Parle, mais sois certaine
Que tes larmes envain voudraient fléchir ma haine.
Mon cœur trop indigné ne te pourra jamais
Pardonner mes affronts, ni tes lâches forfaits.

VALRADE *à genoux.*

Je n'espère de vous, ni ne veux point de grace :
Si je suis à vos pieds, si ma main les embrasse,
Ce n'est pas pour sauver des jours infortunés,
A l'opprobre, aux malheurs, aux remords condamnés.
Poursuivie en tous lieux, livrée à l'anathême,
En scandale aux humains, en horreur à moi-même,
En bute à tous les maux, à tous les traits du sort,
Mon unique refuge est le sein de la mort.
Mais prête à m'y plonger, j'ose venir moi-même,
Vous implorer ici pour le héros que j'aime.
Lothaire mon amant, Lothaire votre époux,
Consolé par mes soins, persécuté par vous,
Sans secours, sans appui, même sans espérance,
Malgré moi, contre vous embrassant ma défense,
Lothaire au désespoir, Lothaire va périr.
A mon juste trépas il ne peut consentir.

Ne l'y contraignez point : & je me sacrifie,
Madame, vengez-vous disposez de ma vie ;
Signalez par ma mort toute votre fureur ;
Enfoncez à longs traits le poignard dans mon cœur ;
Arrachez moi le jour au milieu des tortures ;
Par des tourmens sans nombre effacez vos injures ;
Je me livre à vos coups ; pourvû que mon trépas
Garantisse ses jours, je ne me plaindrai pas.

EMIRENE.

Ah qu'entends-je — barbare, & perfide ennemie!
Ce sacrifice encor accroit ma jalousie.
C'est un nouvel affront que me fait ton amour.
Tu prétends à ses yeux m'avilir sans retour ;
Et je la sauverais, pour l'entendre sans cesse,
Me reprocher ta mort, me vanter ta tendresse ?
Non, que plutôt tous trois ——

VALRADE.

Que ditez-vous ? O Dieux ?
Pour m'avoir été cher vous est-il odieux ?
Sensible seulement aux malheurs, à l'offense,
Sans éprouver l'amour suivez-vous la vengeance ?
(*se relevant.*)
Ah ! Lothaire est perdu ; je n'espérais qu'en vous.
Est-il tems d'écouter des sentimens jaloux ?
Si vous l'aimiez, Madame, autant que je l'adore ——

EMIRENE *se levant.*

Vos feux égalent-ils le feu qui me dévore ?
Le sang que je versé, les maux de cet Etat,
Tous ces rois par mes cris ligués contre l'ingrat,
Ces meurtres, ces combats, ces preuves de ma flamme —

VALRADE.

Quelles preuves d'amour vous lui donnez, Madame !
Vous déchirez son cœur : je m'immole pour lui.
Qu'il vive, qu'il vous aime, & m'oublie aujourd'hui ;
Qu'il soit heureux sans moi, je mourrai trop contente.
Hâtez-vous, de ces murs arrachez-moi mourante,
Mais prévenez Arsene, arrêtez ses desseins.

EMIRENE.

Il n'agit que pour moi, j'ai seule armé ses mains,
Je les désarmerai. —— Mais quelle erreur grossiére !
Vous régnez dans ces lieux, & j'y suis prisonniére.

VALRADE.

Arsene seul domine en ces tristes ramparts,
Et vos gardes fuiront à ses premiers regards.
Si vous me promettez de fléchir sa colère,
S'il cesse d'opprimer le malheureux Lothaire

Je me livre en vos mains.

EMIRENE.

J'y consens, ton trépas
Vengera mes tourmens, s'il ne les finit pas.

SCENE VI.

EMIRENE, VALRADE, ARSENE, Peuple.

ARSENE.

VEnez, Reine, sortez de ce palais impie,
Soyez libre.

VALRADE.

Ah Lothaire! as-tu perdu la vie?

ARSENE.

Ces zélés citoyens, fidèles à leur Dieu,
Ont dirigé mes pas, & m'ont ouvert ce lieu.
Daignez le suivre au temple, où mon ordre rallie
Tous ceux de qui la foi ne s'est pas démentie.

EMIRENE.

Seigneur, tout va changer: Valrade à mon courroux,
Valrade vient s'offrir pour sauver mon époux.

VALRADE.

Oui, mais que mon trépas obtiene au moins sa grace;
Détournez loin de lui la mort qui le menace.

ARSENE.

Je voulais son salut; votre amour généreux,
Ce noble dévouement pour déciller ses yeux.
Ne craignez rien pour lui.

VALRADE.

J'en crois votre promesse;
Expiez dans mon sang ma fatale tendresse.
Du Dieu que vous servez je benis la rigueur
Madame — pardonnez — excusez ma douleur.
Hélas! quand il saura que j'ai perdu la vie,
Sensible à mon trépas, si son ame attendrie,
S'abandonne aux regrets & plaint trop mon malheur,
D'un reproche cruel n'affligez point son cœur.
Et vous, Seigneur, & vous, montrez votre justice,
Délivrez ces remparts, & hâtez mon supplice.

ARSENE.

Madame. — Serviteur des loix de l'Eternel,
Accompagnez ſes pas aux marches de l'autel;
De vous & du clergé que la garde fidelle
La retienne en ces lieux, & me réponde d'elle.

VALRADE *tandis qu'on l'emméne.*

Tout eſt fini pour moi, je ne le verrai plus.
O jours de déſeſpoir ! O regrets ſuperflus ?

SCENE VII.

ARSENE.

VAlrade ſe dévoue. —— Elle céde à ſa flamme ——
N'ai-je armé l'univers que pour perdre une femme ?
Mes deſſeins ſont trompés par ce grand incident ;
Mais non, de ſon danger inſtruiſons ſont amant,
Qu'il cherche à la ſauver & périſſe lui-même.
Le crime trop long-temps ſouilla ſon diadême.
Dieu juge également les rois & les ſujets ;
D'un ſupplice ſans borne il punit les forfaits.
Frappons à ſon exemple, imitons ſes vengeances,
Ce Roi pour être abſous a commis trop d'offenſes ;
Terminons aujourd'hui, par ſon juſte trépas :
Des Rois & du clergé les éternels combats,
Et que dans Rome enfin le monde entier revère
Un pouvoir au deſſus du pouvoir de la guerre.

SCENE VIII.

ARSENE, LOTHAIRE.

LOTHAIRE *à un garde qui le ſuit.*

QUe l'on cherche Valrade, allez —— j'eſpère enfin
L'arracher aux complots d'un brigand inhumain.
(*apercevant Arſene.*)
Ciel ! c'eſt vous.

ARSENE.

Oui ; Dieu même à vos yeux me ramene ;

Je viens vous consulter sur vous, sur Emirene.

LOTHAIRE.

Je me sacrifiais pour changer ses destins ;
Mais s'il faut immoler Valrade à vos desseins,
Vous & les partisans de vos ligues sanglantes,
Vous mourrez avec moi sous ces voutes brulantes.

ARSENE.

Des complots de l'impie, & du fer des méchants,
Le Dieu qui les confond sauvera ses enfans :
Et malgré vos fureurs, sans combats, sans défense,
Vous tomberez bientôt vous-même en ma puissance.
Dieu qui trompe vos vœux, hâte ses grands desseins,
Il a déja rémis Valrade entre mes mains.

LOTHAIRE.

Valrade est dans vos mains ?

ARSENE.

Oui : tremblez pour vous-même,
Malheureux qui bravez la puissance suprême.
Nous verrons si forcé de choisir entre nous,
Ce peuple aimera mieux s'immoler avec vous,
Que de vivre avec moi sous la garde éternelle
Du Dieu maître de Rois que ma voix lui révèle.

SCENE IX.

LOTHAIRE, RAIMOND.

LOTHAIRE.

VAlrade est en ses mains — l'ai-je bien entendu ? —
Et mes sens interdits — suivons-le — J'aurais-dû. —
Dieu puissant. — Ah Raimond ! partage ma furie,
Partage mes douleurs, Valrade m'est ravie.

RAIMOND.

Qui vous l'enleve ?

LOTHAIRE.

Arsene : & par ses attentats. —

RAIMOND.

Où l'a-t'il emmenée ? où retient-il ses pas ?

LOTHAIRE.

Je sais qu'il l'enleva ; j'ignore tout le reste.
Séparons-nous, va, cours, sa rage est manifeste ;
Il demande sa mort, il la fera périr. —

Maisons temple, palais, il faut tout parcourir.

RAIMOND.

Ecoute.

LOTHAIRE.

En cet instant elle expire peut-être.

RAIMOND.

Tes soldats.——

LOTHAIRE.

Il en est qui défendront leur maître.

RAIMOND.

Ton peuple le seconde.——

LOTHAIRE.

Il tremble devant lui ?
Plein d'une sainte horreur il croit Dieu son appui ?
Mais en me trahissant je vois encor qu'il m'aime ;
Il sera pénétré de ma douleur extrême..
Et quel cœur si timide & si glacé d'effroi,
Craindra de partager le péril de son roi ?
Sa superstition sans doute peut séduire,
Mais l'honneur, la raison n'auraient-ils plus d'empire
Non, je ne le crois pas, non, ce peuple égaré,
Puisqu'il suit un faux jour voudrait être éclairé:
Et je ne puis penser que pour servir ce prêtre,
De leurs sanglantes mains ils massacrent leur maître.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

Le Théâtre représente la nef d'une Eglise : La porte ouverte laisse voir au fond du théâtre une place publique, au milieu de laquelle est un échaffaut. Sur un des côtés du théâtre il y a un autel éclairé par des cierges : un glaive & un bandeau sont posés sur l'autel. Des chapelles sont autour de la nef.

SCENE PREMIERE.

ARSENE *parlant aux prêtres & au peuple qui l'entourent.*

RAimond vient dans ce temple, il le faut écouter.
Sa vertu, son génie est trop à redouter.
Allez & suspendez ces apprêts formidables,
Ce funeste appareil de la mort des coupables.
Ne hatez pas l'instant favorable & cruël,
Où Valrade expira son amour criminel.
Quand Raimond quittera ce sacré sanctuaire,
Je vous dirai du ciel la volonté derniere.
Qu'il vienne.

SCENE II.

ARSENE.

CE Raimond, qui cherche à me parler;
S'il défend son ami se doit-il immoler ?
Que ne puis-je enchainer ce sage trop austère
Sur le tombeau sanglant du malheureux Lothaire !
Si la religion dont il brava la loi

Pouvait au fond du cœur lui cauſer quelque effroi!—
Tous les foibles humains frémiſſent devant elle.
Pour le ſoumettre au joug employons tout ſon zèle,
Qu'il tombe à nos genoux ; mais ſi trop endurci
De Rome & de l'Egliſe il demeure ennemi,
Au pied de cet autel qu'il tombe en ſacrifice ;
Que ce peuple étonné tremble de ſon ſupplice ;
Et par ce grand exemple épouvantons enfin
Tous ceux de qui l'eſprit au doute eſt trop enclin.
Le voici : par quel art captiver ſa ſageſſe,
S'il eſt ſans préjugé, ſans crainte, & ſans faibleſſe ?

SCENE III.

ARSENE, RAIMOND.

RAIMOND *entrant avec précipitation.*

SEigneur, au nom du Dieu dont vous vantez les loix,
Au nom d'un peuple entier, au nom de tous les rois,
Détournez les malheurs que ce moment prépare.
Choiſi pour fléchir Dieu, vous n'êtes point barbare.
Pourquoi cet échaffaut, ce glaive, ce bandeau ?
Vous, Seigneur, d'une femme êtes-vous le bourreau ?
Par quel prix pourrions-nous l'arracher au ſupplice ?—

ARSENE.

L'arrêt eſt prononcé, Dieu veut qu'il s'accompliſſe.

RAIMOND.

Eh quoi ? Lorſque Lothaire à ſon devoir rendu,
Conſent à renouer le nœud qu'il a rompu,
Vous voulez que ſa main dans le ſang ſoit trempée ?
Qu'Emirene jalouſe en ſe voyant trompée,
Appelle le trépas, & le veuille impoſer ?
La paſſion l'aveugle on la doit excuſer.
Mais vous, qui des humains condamnant la foibleſſe,
Contre nos paſſions vous élevez ſans ceſſe,
Indifférent à tout dans votre auſtérité,
Foulez-vous ſous vos pieds avec tranquilité,
Les champs couverts de morts, les cendres diſperſées,
Et les débris ſanglans des villes embraſées ?
Ah ! rendez-nous la paix, laiſſez-vous émouvoir
Aux lamentables cris d'un peuple au déſeſpoir.

ARSENE.

Vous ſeul cauſez ſes maux, défenſeur de Lothaire ;

Votre génie a seul prolongé cette guerre.

RAIMOND.

Je cherche à la finir ; je voudrais que ma main.
Pût rassembler en paix les enfans de Pepin.
Vous ministre du Dieu que l'Europe revère,
Fléchissez leur courroux, pacifiez la terre.
Pouvez-vous aux fureurs de leur ambition
Joindre encor les fureurs de la religion ?
Seigneur, si mon ami dans sa faiblesse extrême
Trahit la foi jurée aux autels, de Dieu même,
Devez-vous engager ses crédules sujets
A trahir les sermens qu'à ses pieds ils ont faits ?
Le parjure pour eux est-il plus légitime ?
Ou pour punir l'erreur ordonnez-vous le crime ?

ARSENE.

Dieu qui reçut leurs vœux, peut les rompre à son gré.
Un Roi, s'il trahit Dieu, cesse d'être sacré,
L'Eglise le condamne, elle peut le proscrire.

RAIMOND.

Quoi, Seigneur, vous croyez —— mais qu'allais-je vous dire !——
Je sais trop qu'en secret votre cœur vous dément ;
Vous pensez comme moi, vous parlez autrement.
Mais si tous nos malheurs vous trouvent inflexible,
Votre propre intérêt doit vous rendre sensible.
Consultez-le, Seigneur, tandis qu'au nom de Dieu,
Vous portez le carnage & la flamme en tout lieu ;
Nos sujets revoltés deviennent vos esclaves ;
Vous voulez que leurs mains soulevent leurs entraves,
Des fers qu'ils ont reçus enchaînent tous les rois,
Que ces rois à genoux fléchissent sous vos loix ;
Vous les avez déjà rendu vos tributaires ;
Mais ces projets trop grands deviennent téméraires :
On les connait : bientôt vous verrez détrompés.
Tous ceux qu'un zèle aveugle a trop préocupés.
Prévenez ces retours ; pour que le Pape regne,
Faites qu'on le chérisse, & non pas qu'on craigne.
Entre les Souverains entretenez la paix,
Gouvernez l'univers par le droit des bienfaits,
C'est là le droit divin, & le seul légitime.

ARSENE.

Croyez, qu'en tous les tems l'intérêt qui m'anime,
Est l'intérêt sacré de la religion.
C'est de mon cœur brulant la seule passion.
Que la terre aujourd'hui me blâme & me reprouve,
Je mourrai satisfait pourvu que Dieu m'approuve ;

Loin d'asservir les rois, la palme des martirs
Est le sceptre qui seul peut flatter mes desirs;
Prêt à mourir pour Dieu sans crainte & sans colère,
Je m'expose aux fureurs des tirans de la terre.
Votre ami malheureux esclave de l'amour,
S'endurcit dans le crime & se perd sans retour.
Je n'ai point dans le cours de nos longues allarmes
Employé contre lui mes plus terribles armes,
Ma clémence attendait toujours son repentir.
Mais vous de ses malheurs daignez vous garantir;
Adrien vous estime, il vous chérit en pere;
Il n'a point disposé du trône de Lothaire,
Par Dieu même éclairé; si vous l'abandonnez,
Peut-être ces Etats vous seront-ils donnés.

RAIMOND.

Qui? moi! de mon ami je ravirais l'empire?
Vous connaissez Raimond & pensez le séduire!
O ciel! l'osez-vous croire? & n'avez-vous pas su
Qu'à vos agents secrets j'ai déjà répondu
Que peut-être ils pourraient me renverser du trône,
Me mettre dans les fers, me ravir la couronne,
Ou me faire plonger un poignard dans le sein,
Mais non pas m'engager à servir leur dessein?
Quoi? c'est peu qu'en ce jour votre rage jalouse
Ait armé contre lui son peuple & son épouse,
Vous voulez maintenant lui ravir son ami!
Mais contre vos complots mon cœur s'est affermi.
A son sort attaché jusqu'à ma derniere heure,
Il faut que je le sauve, ou qu'avec lui je meure.

ARSENE.

J'admire ce courage & ce zèle étonnant!
Se peut-il qu'un grand cœur ait tant d'aveuglement?
Vous, l'ami des vertus, vous protegez les crimes?

RAIMOND.

Prêtre d'un Dieu clément, vous cherchez des victimes?

ARSENE.

Je punis l'adultère.

RAIMOND.

Et vous assassinez.

ARSENE.

Dans le sang des proscrits les Juges sont baignés.

RAIMOND.

Jugez-vous donc les Rois?

ARSENE.

L'éternelle justice
Leur impose souvent un éternel supplice.

RAIMOND.

Mais veut-elle qu'un peuple eſclave de ſa foi,
Périſſe tout entier pour la faute d'un roi ?

ARSENE.

Qu'importe qu'un royaume ou périſſe ou ſubſiſte,
Pourvu que la vertu dans tous les temps exiſte ?

RAIMOND.

Ainſi l'humanité ſur vous n'a point de droits ?

ARSENE.

Je n'écoute que Dieu, je n'entends que ſa voix.

RAIMOND.

Qu'exige-t'il enfin ?

ARSENE.

Que Lothaire fléchiſſe,
Qu'il obſerve ſes loix, que Valrade périſſe.———

RAIMOND.

Quoi ? Dieu.———

ARSENE.

Que pour punir tant de crimes commis,
Son ſceptre & ſa couronne en mes mains ſoient remis :
Dans les remparts de Rome il ira les reprendre,
Aux genoux d'Adrien, s'il daigne les lui rendre.

RAIMOND.

Avant que de ſubir une ſemblable loi,
L'infortuné Lothaire, & ſon amante & moi,
Au milieu des débris, des morts & du carnage,
Dans ce temple brulant, ouvert à votre rage,
Nous périrons tous trois : & ſi d'un peuple entier,
Si d'un peuple innocent ce jour eſt le dernier,
Egorgé par vous ſeul, par vous que rien n'arrête,
Puiſſe ſon ſang tomber ſur vous, ſur votre tête.

ARSENE *ſeul.*

Ne ménageons plus rien, montrons à tous les rois,
Qu'ils voudroient vainement ſe ſouſtraire à nos loix.

SCENE IV.

ARSENE, EMIRENE, Prêtres, Peuple.

ARSENE.

VEnez, vengeurs de Dieu, le ciel qui vous contemple,
Veut aux rois, par vos mains, donner un grand exemple.
Secondez ſon courroux qu'ils ont trop attiré;
A punir les forfaits ce jour eſt conſacré.
De Valrade à l'inſtant que le trépas s'apprête,
Vous dont le bras vengeur doit abattre ſa tête,
Aux pieds de nos autels, allez préparez-vous,
En recevant Dieu même, à ces illuſtres coups.
(En diſant ces vers il prend ſur l'autel le glaive & le bandeau, & les donne à des Prêtres.)
Vous plein d'un ſaint reſpect, préparez en ſilence
Ces inſtrumens ſacrés de mort & de vengeance;
Que près de ce bandeau ce glaive ſoit placé.
Au pied de l'échaffaut qu'un bucher ſoit dreſſé,
Qu'à l'inſtant où le glaive aura puni ſon crime,
Un feu ſaint & vengeur conſume la victime;
Et qu'il ſoit allumé par ces flambeaux ſacrés,
Au ſervice de Dieu ſur l'autel préparés.
Que ſa cendre fumante & de ſang arroſée,
Abandonnée aux vents ſoit enfin diſperſée,
Et qu'il ne reſte plus de tant d'iniquité,
Qu'un ſouvenir affreux à jamais déteſté.
Allez, ſervez ce Dieu terrible en ſa vengeance,
Qui lit au fond des cœurs la plus ſecrette offenſe.
Ne craignez que lui ſeul, n'obéiſſez qu'à lui;
Songez que ſa faveur vous choiſit aujourd'hui,
Qu'il faut en être digne; & qu'il veut qu'un ſaint zèle
Du monde par vos mains retranche l'infidelle.
Le peuple ſe retire. *A la Reine.*
Et vous de qui le ciel exauce les ſouhaits,
Rendez grace & tremblez de l'irriter jamais.

EMIRENE.

Je revére en tremblant ſa ſévère juſtice;
Mais, Seigneur, oſez-vous préparer ce ſupplice,
Sous les yeux indignés d'un monarque jaloux?
Oſez-vous à ce point inſulter mon époux?
Ah! quand même en ce jour une foule inſolente

Empêcherait ce roi de sauver son amante,
Si Valrade périt, vous le sentez, Seigneur,
De mon époux trahi je deviendrai l'horreur.

ARSENE.

Mais vous-même, Madame, exigiez son supplice.

EMIRENE.

Oui, ma rage a long-tems voulu qu'elle périsse,
Et mon cœur déchiré par d'éternels combats,
Même en vous implorant désire son trépas,
Je le sens; mais au moins sensible à mes allarmes,
Ne me condamnez pas à de nouvelles larmes.
Qu'elle parte, & s'il faut qu'elle périsse enfin,
En des lieux éloignés terminez son destin.

ARSENE.

Reine, ce chatiment si grand, si légitime,
Doit éclater ici comme éclata son crime.
On l'amene; au trépas je vais la préparer.

EMIRENE.

D'horreur en la voyant je me sens pénétrer.——

ARSENE.

Dans ces momens de mort, permettez-moi, Madame,
D'appaiser ses terreurs, de veiller sur son ame.
Laissez-nous.

SCENE V.

ARSENE, VALRADE, Peuple, Prêtres *qui amenent Valrade de l'intérieur de l'Eglise.*

VALRADE *en s'avançant.*

O Mon Dieu! j'implore ta bonté,
Daigne me soutenir dans mon adversité:
(*à Arsene.*)
Pardonne à mes remords.—— Votre prompte justice
A déjà fait Seigneur préparer mon supplice.——
Dieu vous a fait mon juge—— & vous devez punir:
Mais la soumission, les pleurs, le repentir,
Ont du ciel quelquefois désarmé la vengeance,
Le ciel vous a remis la suprême puissance
D'absoudre, de punir, d'effacer les forfaits.——
se jettant à ses genoux.
Seigneur.—— absolvez moi des crimes que j'ai faits.——

Que j'expire du moins avec quelque espérance.

ARSENE.

Dieu reçoit & vos pleurs & votre repentance.

VALRADE *se relevant.*

Je cours donc avec joye à la mort qui m'attend.
Mais refuseriez-vous à mon dernier moment,
De m'instruire du sort d'un prince trop à plaindre ?
D'un peuple revolté n'a-t'il plus rien à craindre ?
Est-il libre ? Du moins vos soldats éloignés
N'environnent-ils plus ces murs où vous regnez ?
Vous voyez la douleur qui déchire mon ame,
Permettez qu'en mourant.———

ARSENE.

Quittez ce soin, Madame ;
Dans ces momens marqués par le ciel en courroux,
Le monde, l'univers n'éxiste plus pour vous ;
Oubliez ses erreurs, n'en soyez plus frappée,
Ne pensez qu'à Dieu seul.———

VALRADE.

Ah ! m'auriez-vous trompée ?
De mon dernier espoir me verrais-je priver ?
En me livrant pour lui ne puis-je le sauver ?
Vous qui m'aviez promis.—Seigneur.—Ah malheureuse !

ARSENE.

Entendez-vous ces cris ? on vient, cette heure affreuse
Peut-être est la derniere ; aux pieds de ces autels
Implorez avec moi le juge ces mortels.

VALRADE.

O mon Dieu ! je te fais une unique priere.
Frappe, extermine moi, mais conserve Lothaire.

ARSENE.

Eh quoi.———

SCENE VI.

ARSENE, EMIRENE, VALRADE.
Prêtres & Peuples.

EMIRENE *accourant avec effroi.*

FUyez, Seigneur, Lothaire furieux
Suivi de ses soldats s'avance vers ces lieux.
Il vient le glaive en main vous ravir son amante ;
Craignez

Craignez qu'il ne l'arrache à votre main tremblante,
Et que sous l'échaffaut que vos soins ont dressé,
Vous ne tombiés vous-même à ses pieds écrasé.
Tout fuit devant ses coups, rien ne peut vous défendre.

VALRADE.

Ah grand Dieu! que veut-il? qu'ose-t-il entreprendre?

ARSENE.

Reine, rassurez-vous ne redoutez que Dieu.
Qu'on éloigne à l'instant Valrade de ce lieu.
Vous, qu'on la suive, & vous, imitez mon exemple.

SCENE VII.

ARSENE, EMIRENE, Prêtres, Peuple *d'un côté du Théatre*; LOTHAIRE, RAIMOND, GONTIER, Soldats *tous armés, tous le glaive à la main, entrant par la grande-porte de l'Eglise au fond du Théatre: au moment où l'on entraine Valrade dans une des Chapelles qui sont sur les côtés de la nef.*

ARSENE *s'avançant au-devant de Lothaire.*

PRofanés, arrêtez, osez-vous dans ce Temple ——

LOTHAIRE *traversant le théatre le glaive à la main, écartant Arsene, Emirene, & la foule qui se précipite devant lui, & suivant* Valrade.

Perfide, vainement vous voulez m'en priver,
Mon bras de vos fureurs saura la préserver.

SCENE VIII.

ARSENE, EMIRENE, Prêtre, Peuple.

ARSENE.

EH bien! puisqu'à ce point sa rage sacrilége
Ose de nos autels braver le privilége,

O vous qui m'écoutez, ô vous dont le grand cœur
Brule pour l'Eternel d'une sainte ferveur,
Soyez ici témoins de toute sa puissance,
Voyez comme des Rois il confond l'arrogance,

EMIRENE.

Ciel! qu'allez-vous tenter?

SCENE IX.

ARSENE, EMIRENE, Prêtres, Peuple *d'un côté du Théâtre* LOTHAIRE *tenant* VALRADE *d'une main & son épée de l'autre*: RAIMOND, GONTIER, Soldats.

LOTHAIRE *à Valrade.*

Viens, suis moi, suis mes pas
Tes vils persécuteurs ne t'immoleront pas.
Conseil de revoltés, peuple ingrat & perfide,
Prêtre lâche & cruel, de sang toujours avide,
Dans ce temple, à vos yeux, sur cet autel sacré,
Où son trépas par vous fut aujourd'hui juré,
Je lui donne ma foi; ma bouche renouvelle
Tous ces sermens si chers qui m'ont joint avec elle.

ARSENE.

Téméraire! est-ce ainsi que votre impieté
Ose du Roi des Rois braver la majesté,
Insulter son ministre, & profanant son temple,
Du plus grand des forfaits donner l'horrible exemple?
De vos mains à jamais le sceptre est arraché.
Dieu du nombre des rois, Dieu vous a retranché;
Votre régne est fini, vous n'avez plus d'empire.

LOTHAIRE *voulant le percer de son épée.*

Traitre, oses-tu ——

VALRADE *l'arrêtant.*

Lothaire!

RAIMOND.

Eh quoi ——

EMIRENE *à Arsene.*

Qu'osez-vous dire.

ARSENE.

Peuple, prêtres, guerriers, vous dont il fut le roi,

Il vous eſt défendu d'obéir à ſa loi.
Fuyez-le, abandonnez-le à ſon crime, à lui-même,
Aux malédictions qui ſuivent l'anathême,
Au bras d'un Dieu vengeur, aux tourmens des enfers.
Il n'eſt plus votre maître, il n'eſt plus qu'un pervers :
Adrien a donné ſon trône & ſa puiſſance,
A Charle, à ce héros qui gouverne la France.
Si quelqu'un ſert encor ce prince détrôné,
Dévoué comme lui, qu'il ſoit exterminé.
Chrétiens, obéiſſez, voici l'ordre ſuprême
De ce pontife roi que Dieu choiſit lui-même.

(*Il deploye la bulle d'Adrien & la poſe ſur l'autel.*)

LOTHAIRE (*la prenant, la déchirant, & la foulant aux pieds.*)

Traitre, qui m'apportez ces ordres impoſteurs,
Lothaire les déchire & brave vos fureurs.

VALRADE *voulant le retenir.*

Arrête.

RAIMOND.

O jour horrible !

EMIRENE.

O terreur !

ARSENE.

O vengeance !

LOTHAIRE *aux ſiens qui le retiennent.*

Laiſſez ; qu'un tel excès d'audace & d'impudence
Soit puni par ſa mort.

ARSENE *au peuple qui ſe jette entre eux.*

Pourquoi l'arrêtez-vous ?
Doutez-vous que mon Dieu ne détourne ſes coups ?
Qu'en efforts impuiſſans ſa rage ſe conſume ?
Ce feu vengeur du ciel ſur ſa tête s'allume.
Je lance l'interdit ſur ces climats affreux ;
Dieu ne veut plus ſouffrir qu'on l'implore en ce lieux,
En ces lieux trop ſouillés ; le culte, la priére,
Les offrandes, les vœux accroitraient ſa colére.
Chrétiens, ne priez pas, mais vengez votre Dieu :
Par le ſang des tirans purifiez ce lieu.
Voilà l'hommage ſeul, voilà l'unique offrande,
Qu'en ce jour des forfaits ſon courroux vous demande :
Qu'ainſi tout autre hommage en ces lieux ſoit proſcrit.
Et les temples fermés, & tout culte interdit,
Juſqu'au jour effroyable, & cependant propice,
Où l'Ange de la mort armé par la juſtice,
Du monarque des cieux rempliſſant les décrets ;
Dans le ſang de Lothaire expiera ſes forfaits.

LOTHAIRE *voulant se jetter sur lui, & toujours arrêté par le peuple.*

Ah traître ! tu mouras. Ce peuple téméraire
Veut t'arracher en vain à ma juste colére.
Raimond, Gontier, Soldats, amis, secondez moi ——
A ce prêtre menteur livrez-vous votre Roi ? ——
M'abandonnerez-vous à sa rage infernale ?
Ne connoissez-vous plus l'autorité royale ? ——
Vous pâlissez d'horreur ; n'osez-vous le punir ? ——
Dieu qui créa les Rois saura les maintenir.
Dieu que ta bouche insulte avec tant d'insolence
Te livrera bientôt à toute ma vengeance.
(*Allant au fond du Théatre & s'avançant sur la porte de l'Eglise.*)
Aux armes, Citoyens, aux armes, accourez,
Que des feux dévorans ces murs soient entourés.
(*Rentrant dans l'Eglise & s'adressant au Légat.*)
Si ces lâches guerriers, si ce peuple stupide,
Surpris de ton audace, à ta voix s'intimide,
Il est de plus grands cœurs, plus prompts à me servir,
Qui vengeront leur maître & sauront te punir.
Je reviens à leur tête ; & sur cet autel même
Tout ton sang expiera l'exécrable anathême,
Que ta bouche infernale a vomi contre moi.
Peuples, obéissez & suivez votre Roi.
(*Il sort emmenant Valrade & suivi du seul Raimond.*)

SCENE X.

ARSENE, EMIRENE, GONTIER. Prêtre, Peuple, Soldats.

ARSENE.

Eh quoi ? sans le punir, sans trembler pour vous-mêmes,
Vous avez entendu ses horribles blasphêmes ?
Attendez-vous ici que son bras criminel
Vienne embraser ce temple & briser cet autel ?
Allez, chrétiens sans foi, Citoyens sans prudence,
Esclaves insensés d'un monarque en démence,
Vous souffrez ses forfaits souffrez ses chatimens.
Dieu soumit la nature à mes commandemens.
O mort ! lance tes traits sur ce peuple indocile,

Cieux, devenez d'airain, Terre, soyez stérile ;
Que vengeant les autels & la Religion,
La famine, la guerre & la contagion,
Uniſſent leurs fléaux contre un peuple infidéle,
Qui reſpecte un monarque à Dieu-même rebelle.
Prêtres, moines, prélats, miniſtres des autels,
Vous qui devez l'exemple au reſte des mortels,
Quittez l'ombre du cloitre, & vos ſaints exercices,
Armez-vous, l'Eternel veut d'autres ſacrifices :
L'épouvante & la mort précéderont vos pas :
Frappez, ne craignez rien, & livrez au trépas,
Et ce prince endurci dans ſon impénitence,
Et tout homme inſenſé qui prendra ſa défenſe.
Songez qu'Aod, Baza, Judith & Samuel
En tuant des tyrans ont obtenu le ciel.
Oſez, comme eux, d'un Dieu mériter l'indulgence,
Les erreurs, les forfaits, le meurtre, la licence,
Tout ſera pardonné, tout au zélé Chrétien
Qui de ce roi proſcrit pourra percer le ſein ;
Qu'il tombe avec Valrade, & qu'avec eux périſſe
L'incrédule Raimond ce protecteur du vice :
Dévoués à la mort, que leurs jours ſoient éteints,
Ainſi que ces flambleaux vont l'être par nos mains.

(*En diſant ces paroles il prend deux cierges ſur l'autel, les renverſe & les éteint ; tout le Clergé qui le ſuit prend les autres cierges, & les éteint en les renverſant ; enſuite Arſene continue ainſi.*)

Marchons en invoquant ce Dieu qui nous contemple,
Peuple, ſuivez nos pas, & nous, fermons ce temple,
Et qu'il ne ſoit rouvert que quand il ſera temps
De rendre grace à Dieu de la mort des méchants.

(*Le Peuple & le Clergé ſortent du temple : & Arſene qui ſe retire le dernier en ferme les portes.*)

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

La Scéne ſe paſſe dans le palais de Lothaire.

SCENE PREMIERE.

LOTHAIRE, VALRADE.

LOTHAIRE.

EH quoi ! ce peuple entier abandonne ſon maître !
Tout fuit tout ſe diſperſe en me voyant paraître !
Nul ne s'arme à mes cris, nul ne s'offre à mes yeux ;
Mon palais eſt déſert !

VALRADE.

Secourez-nous, ô cieux !

LOTHAIRE.

Tous ces vils citoyens me laiſſent ſans défenſe ;
Un prêtre en un moment a détruit ma puiſſance ——
Un prêtre ——

VALRADE.

Ah Dieu puiſſant !

LOTHAIRE.

Tu vois qu'il faut mourir ;
Ton malheureux amant ne peut te ſecourir ——
Mais je veux avant nous que ce prêtre périſſe ;
Ma main, ma ſeule main ſuffit pour ſon ſupplice.
Adieu.

VALRADE.

Demeure.

LOTHAIRE.

Non, ne retiens point mes pas.
Laiſſe-moi recevoir & donner le trépas. ——
Cette heure eſt conſacrée au crime, à la vengeance,
A punir un barbare, à laver ton offenſe ——

VALRADE.

Ah du moins, de Raimond attendons le retour.

LOTHAIRE.

Je dois le prévenir.

VALRADE.

Au nom de notre Amour !

LOTHAIRE.

Il guidera mes coups.

VALRADE.

Termine donc ma vie.
Ne m'abandonne point à ce Prêtre en furie.

LOTHAIRE.

Jusqu'au dernier moment je défendrai tes jours.
Abandonné, proscrit, sans espoir, sans secours,
Je ne puis que mourir dans leur foule sanglante ——
Je ne puis te soustraire à leur rage insolente :
Mais du moins mon trépas précédera ta mort.

VALRADE.

Ah cruel ! qu'as-tu fait — quel fruit d'un vain effort ?
Pourquoi quand leur courroux voulait que je périsse,
Pourquoi m'arrachais-tu, cruel, à mon supplice ?
Mes malheurs finissaient, je conservais tes jours,
Des maux que tu souffrais je terminais le cours ;
Mourant pour te sauver j'eusse été trop heureuse ;
Le ciel me reservait une mort plus affreuse ——
Je te perds — Ah grand Dieu !

LOTHAIRE.

Ne pleure point sur moi :
Je suis trop fortuné, puisque je meurs pour toi.
Proscrit, privé de tout, mon amour seul me reste,
Il semble s'augmenter dans ce moment funeste ;
Environné des feux qui brulent mes états,
Sur les débris du trône attendant le trépas.
Teint du sang de mon peuple & baigné de tes larmes.
Quelque joie adoucit l'horreur de mes allarmes ;
Je rens grace à l'amour, appui de mes travaux,
Il soutint mon courage, il soulagea mes maux ;
Sans toi, sans mon amour, j'aurais j'aurais peut-être,
Ainsi que tant de rois, trop indignes de l'être,
Soumis ma tête au joug de ce chef des romains,
Déprédateur du monde, effroi des souverains,
Tiran de nos esprits, dont l'audace insensée
Prétend assujettir jusqu'à notre pensée.
Graces à mon amour, exempt d'un tel affront,
Sous ses pieds orgueilleux je n'ai point mis mon front.
J'ai soutenu mon rang, j'ai conservé ma gloire ;

Et si le sort jaloux m'envia la victoire,
J'ai mérité de vaincre. En mourant sans fléchir,
Aux rois, à l'univers, aux siécles avenir,
J'enseigne à préférer la mort à l'esclavage,
A redouter l'écueil couvert de mon naufrage,
A briser ce colosse ouvrage de l'erreur,
Qui les écrasera sous son poids destructeur.

SCENE II.

LOTHAIRE, VALRADE, RAIMOND.

RAIMOND *à Lothaire.*

Viens, suis mes pas.

VALRADE.

Raimond ——

LOTHAIRE.

Consommant tous ses crimes.
De ce fourbe sacré sommes-nous les victimes?

RAIMOND.

Ami, j'ai peu d'espoir; mais tu connais mon cœur,
Son intrépidité s'accroit dans le malheur ——

LOTHAIRE.

Ah mon cœur est flétri, mon courage succombe,
Quand je vois que tous deux vous mourrez sur ma tombe;
Mon ami, mon amante, idoles de mon cœur,
Vous sans cesse appliqués aux soins de mon bonheur;
C'est moi qui vous immole!

RAIMOND.

Ami, laisse la plainte,
Elle affaiblit trop l'ame, elle augmente la crainte.
Unis par l'amitié contre les coups du sort,
N'étions-nous pas tous trois prêts à subir la mort.
Dans ces perils nouveaux prends un nouveau courage;
Voyons si d'un tiran tout respire la rage,
Si de son souffle impur tout cœur est infecté,
S'il te prive en effet de ton autorité.
Déjà quelques guerriers apprenant ton offense,
Et d'un prêtre imposteur détestant l'arrogance,
Réunis par mes soins ont fermé ce palais:
Sois sûr que leur grand cœur ne fléchira jamais.
Viens te mettre à leur tête, & nous pourrons peut-être,

Imposer

Imposer à ce peuple & triompher d'un prêtre.
Ou s'il nous faut trouver un trépas trop certain,
Mourons, mais en héros les armes à la main,
Sur les membres épars du fourbe qui t'outrage;
Que la terre en tremblant admire ton courage;
Et puisse notre mort, indignant l'univers,
De ces tirans sacrés rompre à jamais les fers!

LOTHAIRE.

Allons — sur ma fureur tout mon esprit se fonde —
Valrade — Adieu —

VALRADE.

Tu pars! —

SCENE III.

VALRADE, MORANGE.

VALRADE.

Tout m'abandonne au monde —
Que deviendrai-je? helas — Ah Morange, est-ce toi? —
Lorsque chacun me fuit, me gardes-tu la foi?
Ton cœur qui me chérit depuis que je respire,
Ne partage-t'il point cette horreur que j'inspire?
Te suis-je chére encor?

MORANGE *s'approchant avec effroi, & la voix étouffée par la crainte.*

Si vous l'êtes — jamais
Je n'ai de tant d'amour payé tous vos bienfaits —
Vos vertus, vos remords, & vos malheurs eux même —
Oui, tout m'attache à vous — croyez que je vous aime;
Croyez que je voudrais, sensible à vos douleurs,
En repandant mon sang pouvoir tarir vos pleurs.
Mais — Madame — excusez — vous parler est un crime —
Du courroux de mon Dieu craignant d'être victime,
Je n'osais approcher — je pleurais loin de vous —
L'ordre sacré du Ciel m'amène à vos genoux —

VALRADE.

L'ordre du ciel?

MORANGE.

Hélas!

VALRADE.

Que me veut-on?

MORANGE.

Je tremble.

VALRADE.

Parle.

MORANGE.

Dans ce palais déja Lothaire l'on assemble.
Quelques guerriers ———

VALRADE.

Eh bien ———

MORANGE.

Le ciel combat contre eux ;
Ils périront — changez vos destins malheureux.

VALRADE.

Que faut-il — tu frémis.

MORANGE *se jettant à genoux.*

Je crains votre colére :
Ouvrez ces murs —— souffrez qu'on arrête Lothaire.

VALRADE.

On veut que je trahisse ———

MORANGE.

Eh madame ?

VALRADE.

Et c'est moi ?
Qui m'ose proposer —

MORANGE.

Non : je viens malgré moi.
Mais que vous reste-t-il ? quelle est votre espérance ?
Du ciel autour de vous éclate la vengeance ;
Par la voix du Légat le ciel même a parlé :
Si quelqu'un vous défend, il doit être immolé.
Entre nous & ce Dieu toute paix est bannie.
On refuse aux mortels qui terminent leur vie
De la religion les secours consolans,
La sepulture aux morts, le baptême aux enfans ;
Tout culte est interdit à ce peuple en allarmes,
Les temples sont fermés, les prêtres sont en armes :
Vos soldats ont choisi, glacés d'un saint effroi,
La croix pour étendart & le Pape pour Roi.
Ce peuple est convaincu que Dieu dans sa colére
Veut le forcer enfin de massacrer Lothaire ;
Et ce qui doit surtout prouver à votre cœur,
Que Dieu veut son trépas, c'est que votre opresseur
N'a point gagné l'amour du peuple qu'il entraine :
Il séme la terreur & recueille la haine.
C'est Lothaire, c'est vous qu'on aime, & l'on vous fuit,
Et c'est en détestant ce prêtre qu'on le suit :

On voit trop qu'un pouvoir suprême, irrésistible,
Donne à tous ses discours une force invincible ;
Il parle, & tout fremit : chacun rempli d'effroi,
Obéit à son ordre & le sert malgré soi ——
Et moi-même éprouvant l'horreur qui m'environne,
Moi, qui ne peux penser que ce Dieu nous ordonne
De trahir nos sermens, de renverser les loix,
De fuir, de détrôner, de proscrire nos rois,
Je n'ose cependant vous demeurer fidèle,
Je crains de l'offenser quand j'ai pour vous du zèle.
Je vois qu'il veut punir : je viens en frémissant
Proposer par son ordre un crime révoltant ;
Mais ces rois, quand sur eux sa fureur se déploye,
Aux tourmens des enfers comme nous sont en proye.
Sauvez vos jours proscrits, vos jours trop criminels,
Des supplices tout prêts & des feux éternels.

VALRADE.

Va, cesse —

MORANGE.

Croyez moi —

VALRADE.

Non, je ne puis t'entendre.
Moi, trahir un héros qui meurt pour me défendre !
Non, tu ne l'as pas cru —— J'excuse tes terreurs ;
Mais peux-tu, contre moi servir mes oppresseurs ?
Morange, prens pitié ——

MORANGE.

Ma pitié les irrite.
Si vous me refusez, souffrez que je vous quitte ——
Il ne m'est plus permis d'entendre vos discours.

VALRADE.

Ils veulent me priver même de tes secours !
Quoi ! rien ne peut lasser leur active poursuite
Les maîtres des humains, les femmes de ma suite,
Princes, sujets, soldats tout est séduit par eux ?
Tout me fuit, tout s'unit contre mes jours affreux ——
Ah Morange — ainsi donc tu me laisses ?

MORANGE *revenant, & s'arrêtant tout à coup avec terreur.*

Madame ——
Un Dieu retient mes pas & fait fremir mon ame.
Je ne puis m'avancer — Mais vous voyez mes pleurs
Si la mort terminait les célestes rigueurs ;
Hélas ! j'aimerais mieux perdre à vos pieds la vie,
Que d'aller partager ou flatter leur furie.

SCENE IV.

VALRADE.

Ainſi tout m'abandonne, ainſi dans mon malheur,
A l'univers entier je ſuis donc en horreur :
Moi-même je me crains, moi-même je m'abhorre.
Quels affronts, quels tourmens dois-je ſouffrir encore ?
Arſene eſt triomphant —— ma rivale —— O deſtins !
O ciel ! garanti moi de tomber en ſes mains ——
Ah Lothaire ! — il combat — & peut-être il expire ——
Et moi — la mort me fuit — cette mort où j'aſpire ——
Ah ! faut il ſi long-temps au bord de ſon tombeau,
En attendant la mort reſter ſous le couteau ?
Oui, j'étais deſtinée — Oui, j'ai reçu la vie
Pour la deſtruction de ma triſte patrie,
Pour immoler mon roi, pour troubler l'univers,
Et pour faire périr tous ceux qui m'étaient chers.
Ciel ! qui s'avance ici ? — Dieu des Cieux que j'implore !
(*avec le plus grand effroi.*)

SCENE V.

LOTHAIRE *le glaive à la main*; VALRADE.

VALRADE *courant à lui.*

Cher prince, cher amant, cher époux que j'adore,
Eſt-ce toi que je vois, que je preſſe en mes bras
Tu trembles — tu pâlis — tu ne me réponds pas.
Cruel — à mes tranſports qui te rend inſenſible ? ——

LOTHAIRE.

Ciel —— qui retient mes pas ?

VALRADE.

Quel déſeſpoir horrible
Eclate ſur ton front, & ſe peint dans tes yeux ?
Lothaire ! cher amant !

LOTHAIRE.

Laiſſe-moi.

VALRADE.

Juſtes Cieux !
Pourquoi te dérober à ma main défaillante?
Où porte-tu tes pas ? —— veux-tu fuir ton amante ?
Parle, parle, apprens-moi l'excès de ton malheur,
Ce funeſte ſilence augmente ma terreur. ——
Cruel ! —— Ah quels regards ſon déſeſpoir m'adreſſe !
Barbare, eſt-ce donc là prix de ma tendreſſe ?——
Je me jette à tes pieds, —— tu détournes tes pas. ——
Te ſerois-je en horreur ? — ces farouches Prélats
M'ont-ils ravi ton cœur ? — Ah ! cette idée affreuſe.
Plus que tous mes tourmens me ſeroit douloureuſe.
Cruel !

LOTHAIRE.

Quoi ! je n'ai pu te vanger en mourant !
Je n'ai pu l'immoler ſur ton corps expirant !

VALRADE.

Que dis-tu !

LOTHAIRE.

Les cruels ! — déja leur foule impie
S'empreſſe avec plaiſir à m'arracher la vie.

VALRADE.

Lothaire ! — Helas !

LOTHAIRE. (*Il tombe aſſis.*)

Je ſens mes forces s'affaiblir.
Je ne me ſoutiens plus, je ſuis prêt à mourir.

VALRADE.

Lothaire ! Ah malheureux ! contemple ton amante,
Vois Valrade à tes pieds : vois Valrade expirante !

LOTHAIRE.

Qui ? Valrade ! Ah combien mon cœur la doit haïr.
Elle a fait tous mes maux ; pour elle avec plaiſir
J'ai prodigué mon ſang, j'ai perdu ma courone,
Et dans mon déſeſpoir l'ingrate m'abandonne,
Elle me quitte, ainſi que ce peuple ſans foi.

VALRADE.

Qui ? moi t'abandonner, moi qui mourrais pour toi !
Ne me connais-tu plus ! — Lothaire !

LOTHAIRE *revenant à lui.*

Qui m'appelle,
Où ſuis-je ? — d'où renaît cette clarté nouvelle ?
Ah Valrade ! — eſt-ce toi qui parais à mes yeux ?
Ah je ne ſuis donc pas tout-à-fait malheureux !

VALRADE.

Hélas ! quel eſt ton ſort ?

LOTHAIRE.

Le sort le plus terrible.

VALRADE.

Comment ?

LOTHAIRE.

Raimond n'est plus.

VALRADE.

Quoi ! le ciel inflexible. —

LOTHAIRE.

Le ciel m'a tout ravi. —— Rangéz autour de moi,
Quelques guerriers en vain fidéles à leur roi,
Repoussant les efforts d'une foule égarée,
Des portes du palais lui défendaient l'entrée.
Par cent prêtres guidé ce peuple frémissant,
Contre nous à regret marchait en gémissant.
Au devant de leurs coups en me voyant paraître,
Ils craignaient de frapper, ils respectaient leur maître.
J'ai vu dans ces momens de carnage & d'horreur,
J'ai vu des citoyens détestant leur fureur,
Se jetter à mes pieds, les tremper de leurs larmes,
Me jurer qu'à regret ils avaient pris les armes,
Me protester au nom du Dieu qui les guidait,
De me soumettre aux loix que l'Eglise imposait;
D'accorder ton trépas devenu nécessaire.
Touché de leur respect, rejettant leur priére,
J'ai vanté tes vertus, j'ai dépeint tes malheurs.
Sur toi, sur ton destin j'attendrissais les cœurs.
La pitié les touchoit, ils prenaient ta défense.
A pas précipités en ce moment s'avance
Ce terrible prélat, cet oppresseur des rois,
Ce fantôme sacré qui nous dicte des loix.
Des prêtres, des soldats, un peuple frénétique,
Enyvrés des fureurs d'un zèle fanatique,
Le suivaient en triomphe, & portaient dans leurs mains,
Les restes consacrés de ceux qu'on nomme saints;
Ces vases, cette croix, ces pieuses images,
Simboles qui du peuple excitent les hommages :
Ils marchaient en tumulte, ils mêlaient à leurs chants,
Le son de la trompête & des cris menacants.
Ces cris, cet appareil, ces armes meurtrières,
Ces drapeaux déployés flottans sur ces bannières,
De ce peuple soudain raniment les terreurs;
Le feu du fanatisme embrase tous les cœurs.
Ceux même à mes genoux qui répandaient des larmes,
Se rélevent alors, & reprenent leurs armes.
Le courroux m'emportait, égaré, furieux,

Ne cherchant qu'à mourir j'allais fondre sur eux.
Raimond retient mes pas, son ame inébranlable,
Observant nos périls d'un œil inaltérable,
Songeait à triompher du peuple & du Légat.
Suivez-moi, nous dit-il, attaquons ce prélat,
Entraînons-le en ces murs, & qu'il soit notre otage.
A ces mots s'élançant au milieu du carnage,
Ecartant l'ennemi par des coups toujours surs,
Il joint, il prend Arsene, il regagnait ces murs,
Le peuple nous entoure avec des cris de rage,
On arrête sa course, on ferme son passage.
Pour sauver mon ami, que ne tentai-je pas?
Percé de mille coups il tombe entre mes bras,
Il meurt, je le vengeais, j'allais frapper Arsene:
On se jette entre nous, on l'écarte, on m'entraîne,
Mes tristes defenseurs sont massacrés soudain.
Malgré l'excès des morts immolés par ma main,
On épargne mes jours; ce peuple ingrat & traitre
Eut pourtant quelque horreur d'assassiner son maître;
Et moi couvert de sang, desperé, confus,
Invoquant le trépas, ne me connoissant plus,
Accablé sous le poids de mon malheur extrême,
Frémissant d'être pris, craignant tout pour toi-même,
J'ai rentré dans ces murs, où plein de ma douleur,
Sans sçavoir où j'étais j'errais avec terreur.
Je te cherchais: sans toi, n'écoutant que ma rage;
J'aurais percé ce cœur en bute à tant d'outrage;
Mais seul dans l'univers je te reste aujourd'hui,
Jusqu'au dernier instant je serai ton appui.
Il faut que sous les coups de ce pontife impie,
En défendant tes jours je perde ici la vie;
Je me livre à mon sort, je mourrai sans effroi,
Et mes derniers regards seront fixés sur toi.

VALRADE.

Ils me déchireront avant ce parricide.
Ton épouse, ton peuple & ce prêtre perfide,
Auraient-ils en effet résolu ton trépas?
Leur cœur est-il ouvert aux plus grands attentats? ——

LOTHAIRE.

Des cris de mes tirans ces voutes retentissent;
On vient, la mort s'avance.

VALRADE.

Ah tous mes sens frémissent!
Grand Dieu!

LOTHAIRE.

Voici l'instant où nous allons périr;

Encor si je pouvais, avant que de mourir,
Me baigner dans le sang du tiran qui me brave,
Qui m'enleve mon peuple & le rend son esclave !
Mais que puis-je ? —— Valrade, en ce dernier moment,
Prens ce fer, arme-toi, meurs en te défendant.
C'est le don, le seul don qui me reste à te faire.
VALRADE *prenant le poignard qu'on lui présente.*
Et c'est le seul qui puisse aussi me satisfaire.

SCENE VI.

LOTHAIRE, *l'épée à la main*, & VALRADE. *seuls sur un des côtés du Théâtre*; EMIRENE *au milieu*; ARSENE *de l'autre côté.* Peuple, Prêtres, Soldats, *portant des chasses, des drapeaux, des bannieres, environnant Arsene & remplissant le fond du Théâtre.*

ARSENE *aux Soldats qui le suivent.*

ENvironnez ces lieux.
EMIRENE.
Venez, accourez tous;
Arrachez ma rivale à mon perfide époux.
LOTHAIRE *se jettant au devant de Valrade, le glaive levé, & dans l'attitude de la défendre.*
Venez, peuple sans foi, vil esclave d'un prêtre,
Sous vos pieds teints de sang déchirez votre maître.
VALRADE *s'élançant vers le peuple & retenuë par Lothaire.*
Prenez-moi pour victime, épargnez votre roi.
ARSENE.
Suspendez vos fureurs, peuples, écoutez moi.
A Lothaire.
Prince, si de mon Dieu la clémence infinie
Dans ces derniers combats a sauvé votre vie,
Il voulait vous donner le temps du repentir.
La mort a frappé ceux qui vous osaient servir;
Et réduit à vous seul sans espoir, sans défense,
Vos jours & vos destins sont dans ma dépendance.
Je puis en souverain d'un mot ou d'un coup d'œil,
Vous trainer dans un cloitre, ou vous mettre au cercueil;

De

De tout autre ennemi vous seriez la victime,
Mais l'Eglise indulgente, en poursuivant le crime,
Punit sans passion, & pardonne au remord;
Vous-même choisissez ou la vie, ou la mort :
Votre peuple entraîné par l'ordre du ciel même,
M'a remis votre sceptre & votre diadême. *
Remettez-moi ce glaive inutile ornement;
Soumettez-vous aux loix d'un Dieu juste & clément;
Cedez à mes conseils, rendez à ma justice
Cette victime ** envain arrachée au supplice.

LOTHAIRE.

Traitre, ainsi donc ta rage, & ton inimitié,
Affectant avec faste une fausse pitié,
Prétendent me forcer de proscrire ma vie,
Ou de la racheter à force d'infamie.
Tu connais trop mon choix.

ARSENE.

Eh quel est-il?

LOTHAIRE.

La mort.

ARSENE.

Peuples, vous l'entendez, je le livre à son sort.

LOTHAIRE.

Traitre!

EMIRENE.

O ciel!

VALRADE.

Arrêtez : O peuple trop coupable!
Si c'est moi qui vous force à ce meurtre exécrable,
Cessez de le vouloir, calmez votre fureur,
J'ai consacré ma vie aux soins de son bonheur,
Je consacre ma mort à lui sauver la vie,
à Emirenne.
Il n'est plus de prétexte à votre jalousie,
Je m'immole pour lui.

LOTHAIRE *voulant l'arrêter.*

Toi, Valrade!

EMIRENE.

Grand Dieux!

VALRADE *à Emirene, aux pieds de laquelle, elle est tombée mourante.*

Je meurs, sauvez ses jours, & rendez les heureux.

---

* *Il montre le sceptre & la couronne qui sont dans les mains d'un Prêtre de sa suite.*

** *En montrant Valrade.*

LOTHAIRE.

Valrade !— qu'as-tu fait ?—— elle meurt —— Ah perfides
De mon ſang & du ſien monſtres toujours avides,
Qu'attendez-vous frappez, donnez-moi le trépas ?
De mes flancs déchirés en retirant vos bras,
Levez les vers le ciel, & d'une main ſanglante
Béniſſez des humains la foule paliſſante ;
Arroſez les du ſang des rois aſſaſſinés,
Et regnez par l'effroi ſur les cœurs conſternés.
Par de tels attentats fondez votre puiſſance,
Semez par-tout l'erreur, la crainte, l'ignorance.
Vous verrez tous les rois frémiſſans, effrayés,
Vous ſervir en public & tomber à vos pieds ;
Tandis que combattant en ſecret votre empire,
Ils mettront tous leurs ſoins à pouvoir le détruire.
Vos glaives, vos buchers, votre rapacité,
Souléveront enfin l'univers irrité.
Aujourd'hui jouiſſez du fruit de tous vos crimes ;
A l'ombre des autels dévorez vos victimes.
Mon ami malheureux eſt tombé ſous vos coups,
Mon amante à vos pieds expire devant vous ;
Je n'ai pu les venger dans votre ſang, perfides ;
Dans le meurtre hardis, dans les combats timides :
Mais, Valrade, au tombeau ton amant te ſuivra,
Et ſon ſang dans ton ſang au mons ſe confondra.

(*Il ſe jette ſur ſon épée & tombe mort auprès de Valrade.*)

ARSENE.

Qu'on l'arrête.

EMIRENE.

Ah grands Dieux ! il s'arrache la vie,
En voulant me venger c'eſt moi qui ſuis punie.
Je me meurs.

ARSENE.

Juſte ciel ! Qu'ai-je fait !—— je frémis
A l'aſpect des forfaits qu'en ces lieux j'ai commis.

Après un inſtant de ſilence.

O vous ! peuples témoins du crime & du ſupplice,
Adorez l'Eternel, & craignez ſa juſtice.

Fin du cinquieme & dernier Acte.